



**HAL**  
open science

# Sémiologie des jardins haussmanniens : le jardin haussmannien, dispositif d'exposition de la bourgeoisie au Second Empire

Gabrielle Heywang

► **To cite this version:**

Gabrielle Heywang. Sémiologie des jardins haussmanniens : le jardin haussmannien, dispositif d'exposition de la bourgeoisie au Second Empire. Sciences de l'information et de la communication. 2020. dumas-03258767

**HAL Id: dumas-03258767**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03258767>**

Submitted on 11 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## Mémoire de Master 2

Mention : Information et communication

Spécialité : Communication Management et culture

Option : Magistère, management et culture

# Sémiologie des jardins haussmanniens

## Le jardin haussmannien, dispositif d'exposition de la bourgeoisie au Second Empire

Responsable de la mention information et communication  
Professeure Karine Berthelot-Guiet

Tuteur universitaire : Pauline Escande-Gauquié

Nom, prénom : HEYWANG Gabrielle

Promotion : 2019-2020

Soutenu le : 07/01/2020

Mention du mémoire : Bien



# Sommaire

|   |           |
|---|-----------|
| <b>REMERCIEMENTS</b> .....  | <b>4</b>  |
| <b>INTRODUCTION</b> .....   | <b>5</b>  |
| <b>I. LA NAISSANCE DE LA FRANCE MODERNE AU SECOND EMPIRE</b> .....                              | <b>9</b>  |
| <b>A. L'essor économique, industriel et commercial</b> .....                                    | <b>9</b>  |
| <b>B. Paris, ville moderne : les grands travaux d'Hausmann</b> .....                            | <b>14</b> |
| <b>C. Progrès et maîtrise, paradigme de la bourgeoisie, classe dominante à son apogée</b> ..... | <b>18</b> |
| <b>D. Le mode vie bourgeois : confort, luxe, consumérisme et divertissement</b> .....           | <b>21</b> |
| <b>II. LE JARDIN HAUSSMANNIEN, MIROIR DE LA BOURGEOISIE</b> .....                               | <b>25</b> |
| <b>A. Un jardin reflet de la modernité</b> .....  | <b>25</b> |
| 1. Un aménagement sur le modèle de la ville .....   | 25        |
| 2. Une nature artificielle, signe de la maîtrise de la nature par l'homme.....                  | 27        |
| 3. Des éléments spécifiques au jardin haussmannien, signifiants du progrès .....                | 30        |
| <b>B. Un jardin conforme au mode de vie bourgeois</b> .....                                     | <b>34</b> |
| 1. Une nature civilisée : confort et divertissement.....  | 34        |
| 2. Une nature décorative et luxueuse, « à consommer » du regard.....                            | 38        |
| <b>III. LE JARDIN HAUSSMANNIEN, DISPOSITIF DE CONTROLE SOCIAL.</b> .....                        | <b>40</b> |
| <b>A. Qui est l'émetteur du message ?</b> .....   | <b>41</b> |
| La bourgeoisie .....  | 41        |
| <b>B. Qui est le récepteur du message ?</b> .....   | <b>41</b> |
| La classe populaire ouvrière .....  | 41        |
| <b>C. Quelles sont les intentions de l'émetteur ?</b> .....                                     | <b>43</b> |
| Garantir l'ordre social .....   | 43        |
| <b>D. Quel est le canal de transmission du message ?</b> .....                                  | <b>44</b> |
| Le jardin haussmannien .....  | 44        |
| <b>E. Quel est le contenu du message ?</b> .....  | <b>45</b> |
| Les valeurs de la bourgeoisie .....   | 45        |
| <b>F. Quelles ressources le véhiculent au sein du canal ?</b> .....                             | <b>45</b> |
| L'aménagement végétal du jardin, ses édifices, son personnel de surveillance.....               | 45        |
| <b>G. Quels sont les effets sur les récepteurs du message ?</b> .....                           | <b>51</b> |
| Une possible « amélioration » du comportement des ouvriers .....                                | 51        |
| <b>CONCLUSION</b> .....   | <b>54</b> |
| <b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....  | <b>60</b> |
| <b>RÉSUMÉ ET MOTS-CLÉS</b> .....  | <b>62</b> |

# Remerciements

Je remercie, pour son soutien et ses précieux conseils bibliographiques, madame ESCANDE-GAUQUIÉ, Maître de conférences au CELSA, Responsable pédagogique du Master 2 Magistère, Management et Culture en apprentissage.

Je remercie également mon tuteur professionnel Johan GIRARD, chargé d'études à OpinionWay.

# Introduction

« Oui, je sais, d'autres avaient le Panthéon et ses grands hommes, des palais historiques, le Louvre, les Tuileries, la place de la Concorde, l'Arc de Triomphe des Parisiens ! la tour Eiffel, cette géante ! D'autres avaient le Génie de la Bastille ! Mais nous nous avons le parc Montsouris<sup>1</sup> ». Ainsi parlait Louise Hervieu, écrivain ayant habité pendant toute son enfance juste en face du parc Montsouris dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'enthousiasme la conduisant à comparer un simple parc au Louvre ou à la tour Eiffel étonne à l'heure actuelle. Pour mieux comprendre la signification de ces lignes, il nous faut opérer un retour en arrière à l'époque où le parc fut créé. Il fut conçu au Second Empire dans le cadre du vaste chantier des travaux de Paris menés par Haussmann, à la demande de Napoléon III. Le parc faisait partie intégrante d'un réseau d'espaces verts voulus par Napoléon III et mis en place par Haussmann, avec l'aide d'un service créé à cet effet, le Service des Promenades et Plantations. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la pensée hygiéniste considérait en effet l'introduction de la nature au sein de la ville comme indispensable pour contrebalancer les conditions malsaines de la vie urbaine, contribuer à la santé des citadins en cette ère d'industrialisation, et limiter les désordres sociaux dus à la densification urbaine. Toutes les grandes villes voulurent dès lors se doter de jardins ouverts au public, afin que les habitants puissent s'y régénérer. En revanche, cette implantation de jardins publics ne se fit pas partout de la même façon. Chaque société les introduisit et les aménagea d'une façon qui lui était propre, révélatrice de son organisation sociale et de ses valeurs, chacune ayant sa conception de la nature et une façon différente de l'utiliser en contexte urbain.

Dans le cadre de mon mémoire de recherche effectué à l'Ecole du Louvre - « Le parc Montsouris, un parc haussmannien » - j'ai analysé, sur la base des travaux de Luisa Limido<sup>2</sup>, en quoi la mise en forme de la nature des jardins haussmanniens était révélatrice de leur conception par la classe dominante du Second Empire, la bourgeoisie. Cependant, je n'ai pu consacrer qu'une courte partie de mon mémoire à cette analyse, car il m'a fallu au préalable reconstituer tout l'historique de la construction et de l'aménagement du parc, de 1862 à 1878 (quinze ans se sont écoulés entre l'élaboration du projet en 1862 et l'ouverture du parc au public en 1878, les travaux ayant été interrompus par la chute du Second Empire en 1870, puis achevés - suivant la conception initiale - par la III<sup>e</sup> République). En effet, si les jardins

---

<sup>1</sup> Louise Hervieu, *Montsouris*, Paris, éd. Emile-Paul frères, 4<sup>e</sup> éd, 1929, p. 35.

<sup>2</sup> Luisa Limido, *L'art des jardins sous le Second Empire, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)* Champ Vallon, 2002.

haussmanniens avaient été déjà largement étudiés, notamment les bois de Boulogne et de Vincennes ainsi que le parc des Buttes-Chaumont<sup>3</sup>, aucune étude détaillée n’existait au sujet du parc Montsouris, seulement évoqué au sein de publications plus généralistes sur les jardins haussmanniens. J’ai donc d’abord consacré la première partie de ce mémoire à la genèse du projet, le contexte de la création du parc étant déterminant pour son analyse. En effet, si à l’heure actuelle, le parc Montsouris apparaît comme un parc parmi tant d’autres à Paris, aux dires de Louise Hervieu cela ne semblait pas être le cas à l’époque. Aujourd’hui, se promener dans un parc semble aller de soi pour tout à chacun, mais il n’en a pas toujours été ainsi. Ce libre accès de tous les parisiens à la nature au sein de la ville remonte au Second Empire, où Haussmann systématisa les jardins publics, conçus, lors de ses travaux de réaménagement, comme un élément indispensable à l’embellissement et à l’assainissement de la ville. Dans un second temps, j’ai retracé de façon factuelle et chronologique les différentes étapes de l’aménagement du parc, ce qui a nécessité d’importantes recherches aux archives de la bibliothèque de l’Hôtel de ville et aux archives de Paris, complétées par l’analyse de journaux généralistes de l’époque comme *l’Illustration*, et de revues spécialisées comme la *Revue Horticole*. Sur ces bases, je me suis ensuite attachée à déterminer en quoi les formes physiques données à la nature au sein du parc Montsouris en faisaient un jardin typiquement haussmannien, produit d’une société d’apparat, où les biens s’exposaient et où la bourgeoisie, nouvelle classe dominante, faisait de même.

La présente étude a pour finalité de poursuivre et d’approfondir ces recherches en analysant la sémiologie des jardins haussmanniens, afin de cerner précisément en quoi et dans quels buts ces jardins ont été conçus comme des dispositifs d’exposition par la bourgeoisie du Second Empire.

La base de cette étude reste le parc Montsouris, jardin sur lequel je dispose du plus grand nombre de données. J’élargirai cependant le propos à l’ensemble du réseau des jardins haussmanniens : bois de Boulogne, bois de Vincennes, parc Monceau - tous trois réaménagés lors des grands travaux d’Haussmann -, ainsi que le parc des Buttes-Chaumont, créé à cette époque comme le parc Montsouris, et la vingtaine de squares, créés ou réaménagés. Si tous les jardins haussmanniens exposent en effet les mêmes éléments signifiants, qui caractérisent leur identité, tel ou tel élément sera plus ou moins mis en valeur par l’un ou l’autre jardin.

---

<sup>3</sup> Objet de plusieurs thèses : *Le parc des Buttes-Chaumont : historique, description du parc et de ses principales espèces ligneuses*, Michaël Darmon sous la dir. de Jean Villard, Université de Paris-Descartes, 2004 / Ann Komara, “Concrete and the Engineered Picturesque – The Parc des Buttes Chaumont (Paris, 1867)”, *Journal of Architectural Education*, vol. 58, septembre 2004

Elargir cette étude à l'ensemble du réseau me permettra d'illustrer au mieux ces différents éléments par les exemples les plus significatifs choisis parmi l'ensemble des jardins.

Pour réaliser cette étude, j'ai d'abord consulté des ouvrages de référence sur le Second Empire, afin d'analyser en profondeur le contexte économique et socioculturel de cette époque, base indispensable pour comprendre les principes régissant la conception des jardins. J'ai complété ces lectures par celle d'ouvrages d'auteurs de l'époque – écrivains, journalistes – afin d'appréhender cette société à travers les yeux de ses contemporains, qu'ils en soient critiques ou admiratifs. Des chroniqueurs célèbres comme Victor Fournel, Amédée Achard, les frères Goncourt et des romanciers comme Emile Zola, Georges Sand, Joris-Karl Huysmans m'ont été d'une grande aide pour mieux cerner l'état d'esprit de la bourgeoisie et la réception des grands travaux d'Hausmann par ses contemporains. Ensuite, à la lumière d'une lecture approfondie d'ouvrages sur les théories de la communication, j'ai choisi de structurer la partie de mon étude consacrée à l'analyse du jardin comme outil de communication de masse sur le modèle des 5W d'Harold Lasswell. Enfin, le recours aux ouvrages de sociologues comme Michel Foucault et Gilles Deleuze m'a permis d'appréhender le jardin en tant que dispositif de contrôle social.

Avant d'analyser les jardins haussmanniens sur le plan sémiologique, il nous paraît nécessaire, dans un premier temps, de rendre compte du contexte économique et socioculturel qui les a vu naître, la société du Second Empire (1852-1870). Ceci afin d'analyser d'une part ce qui porte la bourgeoisie à son apogée sous ce régime, en faisant la classe dominante qui s'impose sur la scène politique, économique et sociale, et marque de son empreinte l'espace physique à travers sa conception de l'urbanisme et des jardins. D'autre part, pour appréhender le paradigme et le mode de vie de cette classe sociale, en ce qu'ils conditionnent la mise en forme de la nature au sein des jardins haussmanniens. Le concepteur des jardins, membre d'une classe sociale de la société dans laquelle il vit, y puise en effet, plus ou moins consciemment, des modèles qui structurent sa représentation de la nature. Pour comprendre la pensée de la bourgeoisie, il ne suffit pas, à notre sens, d'énoncer le postulat – déjà largement diffusé - d'un Second Empire tout entier société d'apparat et de plaisir. Il faut le compléter par la description d'une société en profonde mutation, qui vit à l'enseigne du progrès sous ses multiples formes – économique, commerciale, scientifique et technique. Enfin, il convient de s'imprégner en profondeur de l'esprit de cette époque en s'immergeant dans le mode de vie bourgeois, afin de cerner et d'intérioriser les enjeux propres à cette classe sociale.

Cela nous permettra ensuite de comprendre comment les jardins haussmanniens reflètent les valeurs et le mode de vie bourgeois, en déchiffrant les multiples signes qui les jalonnent, et



d'appréhender en quoi ces jardins sont finalement une création « miroir » de la bourgeoisie. Nous analyserons comment le paradigme de la bourgeoisie au Second Empire - la modernité - ainsi que son mode de vie fastueux, consumériste et sa quête du plaisir conditionnent l'aménagement de ces jardins.

Enfin, nous étudierons une autre fonction de ces jardins, qui bien que moins évidente au premier abord, n'en est pas moins présente dans l'esprit de ses concepteurs : le jardin comme outil de communication de masse, utilisé par la bourgeoisie pour diffuser ses valeurs auprès des classes populaires qui le fréquentent, dans le but de garantir l'ordre social. Nous envisagerons ainsi le jardin en tant que dispositif de contrôle social au service de la bourgeoisie, œuvrant au maintien du système à la source de sa prospérité.

# I. La naissance de la France moderne au Second Empire

## A. L'essor économique, industriel et commercial

Sous le Second Empire, la France connaît une profonde mutation : le pays change de visage et on assiste, selon l'expression de l'historien Adrien Dansette, à la « naissance de la France moderne »<sup>4</sup>. Cette modernisation découle du programme de réformes impulsé par Napoléon III, qui, porté par une conjoncture favorable, aboutira à un véritable bon en avant économique pour le pays. Le discours prononcé le 9 octobre 1852 à Bordeaux par le Prince Louis-Napoléon – qui deviendra le mois suivant Napoléon III Empereur des français – devant la Chambre et le Tribunal de commerce, présente son « programme » politique en vue du rétablissement de l'Empire : « Certaines personnes disent : l'Empire c'est la guerre. Moi, je dis, l'Empire, c'est la paix. [...] La gloire se lègue bien à titre d'héritage, mais non la guerre [...]. J'en conviens, cependant, j'ai, comme l'Empereur, bien des conquêtes à faire. [...]. Nous avons d'immenses territoires incultes à défricher, des routes à ouvrir, des ports à creuser, des rivières à rendre navigables, des canaux à terminer, notre réseau de chemin de fer à compléter. Nous avons en face de Marseille un vaste royaume à assimiler à la France. Nous avons tous nos grands ports de l'Ouest à rapprocher du continent américain par la rapidité de ces communications qui nous manquent encore. Nous avons enfin partout des ruines à relever, [...] des vérités à faire triompher. Voilà comment je comprends l'Empire, si l'Empire doit se rétablir »<sup>5</sup>. Suite à ce discours porteur d'une politique économique volontariste, le futur empereur se rend sur les quais de la Gironde pour inaugurer le lancement d'un colossal bateau de commerce, à l'armature de fer et bois. Le ton est donné : le retour à l'Empire se défend de tout archaïsme, il est résolument tourné vers l'avenir et s'approprie la notion de progrès. Saint-simonien convaincu, Napoléon III s'intéresse aux questions économiques de façon approfondie et a sur le sujet une vision cohérente et globale. Il met en place un vaste programme de réformes économiques et structurelles. Dans une lettre au ministre d'Etat, il écrit : « Le moment est venu d'imprimer un grand essor aux diverses branches de la richesse nationale [...] Depuis longtemps on proclame cette vérité qu'il faut multiplier les moyens d'échange pour rendre le commerce florissant, que, sans concurrence, l'industrie reste stationnaire et conserve des prix élevés qui s'opposent aux progrès de la consommation [...] Pour encourager la production industrielle, il faut affranchir de tout droit les matières premières indispensables à l'industrie et lui prêter, exceptionnellement et à un taux modéré,

---

<sup>4</sup> Adrien Dansette, *Le Second Empire, tome 3 : Naissance de la France moderne*, Paris, Hachette, 1976, 397 p.

<sup>5</sup> Napoléon III, *Discours, messages et proclamations de l'Empereur*, Paris, H. Plon, 1860, p.240

les capitaux qui l'aideront à perfectionner son matériel. Un des plus grands services à rendre au pays est de faciliter le transport des matières de première nécessité pour l'agriculture et l'industrie [...] L'encouragement au commerce par la multiplication des moyens d'échange viendra alors comme conséquence naturelle des mesures précédentes [...] ainsi la substitution de droits protecteurs au système prohibitif qui limite nos relations commerciales »<sup>6</sup>. Toute son action est ici résumée : favoriser les échanges et la concurrence pour faire baisser les prix et progresser la consommation ; aider l'industrie par la suppression de taxes et une politique de prêt à taux bas pour perfectionner son matériel ; développer le réseau des transports pour faciliter les échanges au sein du pays ; enfin, supprimer les taxes sur les échanges commerciaux. Concrètement, Napoléon III lance trois grandes réformes structurelles : une nouvelle législation économique, la création de nouvelles formes de crédit et le développement des transports, réformes qui permettent au pays de s'engager pleinement dans la révolution industrielle et de dynamiser le commerce par la libéralisation des échanges.

Tout d'abord, de nouvelles mesures libéralisent le cadre juridique de la création des entreprises. Au début du Second Empire, celui-ci est encore régi par le Code du Commerce de 1807, qui soumet la création des sociétés par action à l'autorisation du Conseil d'état. Au terme d'un assouplissement progressif de ce cadre, la loi de 1867 substitue le contrôle des actionnaires à celui de l'Etat. Comme il n'est plus nécessaire d'obtenir une autorisation pour la création de ces sociétés, celles-ci se multiplient rapidement, dynamisant les échanges commerciaux. Ensuite, un traité de commerce franco-anglais supprime la quasi-totalité des droits de douanes entre l'Angleterre et la France ; il sera suivi de traités similaires avec la Belgique, l'Italie, l'Autriche... La France s'ouvre ainsi au libre-échange avec les pays voisins<sup>7</sup>. Ce développement des échanges nécessite la mobilisation de capitaux très importants. Le monde bancaire contemporain se met alors en place avec la création des banques d'affaires et des banques de dépôt pour répondre à la forte demande de crédit. La banque de France participe aussi activement à l'essor économique, en soutenant notamment le financement des compagnies de chemin de fer.

Chemin de fer qui connaît sous le Second Empire une extension spectaculaire, contribuant à la multiplication des échanges commerciaux au sein du territoire français et à la création d'un véritable marché national. Créé dans les années 1840, le réseau ferroviaire français ne comptait en 1851 que 3558 km de lignes exploitées. A la fin du Second Empire, la France possède 16 994 km de chemin de fer (ill.1). Ce réseau, géré par des compagnies

---

<sup>6</sup> Lettre de Napoléon III à Fould, ministre d'Etat, 5 janvier 1860

<sup>7</sup> Jean-Claude Yon, *Le Second Empire, Politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 108

privées en collaboration avec l'Empereur et le Ministère des Travaux Publics, permet de transporter cinq fois plus de voyageurs et dix fois plus de marchandises qu'au début du Second Empire. De nouvelles gares, plus vastes, sont construites, avec une spécialisation accrue (marchandises, voyageurs, triage...). Le chemin de fer bouleverse la vie économique. Ses besoins en charbon, pour alimenter les locomotives, et en fer, pour la construction des rails, du matériel roulant et des grands travaux d'infrastructures (viaducs, ponts), en font un acteur majeur de la vie industrielle. Par ailleurs, le train accélère les échanges, ce qui favorise le développement agricole et commercial en abaissant le coût des marchandises<sup>8</sup>. Le chemin de fer apparaît ainsi comme l'élément marquant de cette époque, un symbole de la modernité du Second Empire. Les gares de voyageurs, pivot de cette modernité, sont un élément clé de l'aménagement des villes, que César Daly décrit ainsi : « Depuis quelques années il s'élève au sein de nos cités un monument nouveau, immense [...]. Ce nouveau monument, ce symbole naissant d'une société naissante, d'une société qui mettra sa gloire et son honneur dans le travail [...] c'est la gare de chemin de fer, la plus haute expression monumentale et artistique du génie industriel et commercial qui caractérise si spécialement l'époque où nous sommes »<sup>9</sup>. Le progrès, sous ses multiples aspects - industriel, commercial, scientifique – s'affirme comme le moteur de la société au Second Empire.

L'industrie connaît un essor considérable, notamment l'industrie chimique, mais aussi le secteur des constructions mécaniques – stimulé par les besoins du transport -, la sidérurgie ou encore les mines. La grande industrie moderne fait son apparition avec le développement de la mécanisation, porté par de nombreuses innovations, la concentration des moyens humains et financiers et la baisse du prix des biens, produits en masse. Pour mesurer l'ampleur de l'enrichissement du pays à cette époque, on peut prendre comme marqueur le PIB : celui-ci double, passant de 11 à 20 milliards de francs.

Toutes ces marchandises produites par une industrie en pleine croissance ne s'écoulent plus seulement dans les commerces de détail, mais également par le biais d'un autre symbole de la modernité : les Grands Magasins, qui à eux seuls, annoncent l'entrée dans la société de consommation. Juste avant leur apparition, le commerce de détail avait déjà connu une profonde mutation, avec l'apparition des « magasins de nouveautés » dans les années 1840, qui marquaient une rupture avec les pratiques anciennes. Auparavant, les commerçants refusaient les prix fixes, ne pratiquaient pas l'étiquetage, ne rendaient aucun service au client,

---

<sup>8</sup> Jean-Claude Yon, *op. cit.*

<sup>9</sup> César Daly, in *Revue Générale de l'Architecture et des Travaux Publics*, 1861, cité in Hervé Maneglier, *Paris Impérial. La vie quotidienne sous le Second Empire*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 135

et il n'était pas concevable de sortir d'un magasin sans rien acheter. Les magasins de nouveautés vendent des articles étiquetés, à prix fixe et traitent les clients avec attention et politesse. On peut y entrer pour regarder, s'informer et ressortir sans rien acheter sans faire l'objet de récriminations. Ces magasins innovent également en vendant plusieurs types de produits et par leur organisation en rayons. Ils se multiplient sous le Second Empire jusqu'à aboutir, sous l'influence de l'accroissement exponentiel de la production, aux Grands Magasins. C'est la naissance du Bon Marché (1852), des Grands Magasins du Louvre (1855), du Bazar de l'Hôtel de ville (1857), du Printemps (1865) et de la Samaritaine (1869). Ces Grands Magasins reprennent les codes de ventes des magasins de nouveauté, mais leur mode de fonctionnement diffère. Il repose sur une rotation rapide des stocks<sup>10</sup> : on vend vite et en masse, grâce à des prix bas, à une gamme très étendue d'articles - qui ne se limite plus à l'habillement - et à une autre innovation essentielle : la mise en scène de la marchandise, pour inciter les clients à l'achat. Il faut exposer les produits de façon ingénieuse, pour susciter l'achat impulsif, attiser le désir de consommer. Dans son roman *Au Bonheur des Dames*, Zola fait de son protagoniste Octave Mouret un « étalagiste révolutionnaire » qui incarne parfaitement les tactiques du nouveau commerce : « Il voulait des écroulements comme tombés au hasard des casiers éventrés » « flambants de couleurs ardentes, s'avivant l'une l'autre. En sortant du magasin, les clientes devaient en avoir mal aux yeux »<sup>11</sup>. Ces empilements apparemment dus au hasard mais en fait savamment orchestrés éveillent chez le client des désirs d'achat insoupçonnés. Boucicaut, propriétaire du Bon Marché, passé maître dans l'art de la mise en scène, s'arrange pour mettre dans le premier hall toutes sortes d'articles à bas prix - rubans, articles en soldes - afin que la foule s'y amasse, qu'on ne puisse presque plus rentrer, et qu'enfin cette foule constante fasse dire « Que de monde, toujours, dans ce Bon Marché ! »<sup>12</sup> afin d'attirer encore plus de clients potentiels. Le choix des produits joue aussi dans l'attraction exercée sur les clientes, en provoquant une sensation de dépaysement avec des objets exotiques comme les « châles, éventails, ombrelles ainsi que des tissus, bibelots, meubles de fabrication non-occidentale »<sup>13</sup>. Enfin, les produits sont fréquemment renouvelés pour attirer des clients avides de nouveautés. Choix de produits séduisants, constamment renouvelés, ingénieusement mis en scène, dans un espace portant à la flânerie, tout est calculé pour décupler les ventes.

---

<sup>10</sup> Selon l'étude de Michael Miller sur le Bon Marché, cité in Jean-Claude Yon, *Le Second Empire, Politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 151

<sup>11</sup> Cité par Luisa Limido, *L'art des jardins sous le Second Empire, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)*, Champ Vallon, 2002, p. 130

<sup>12</sup> Emile Zola, *Carnets d'enquêtes pour « Au Bonheur des Dames »*, 1881

<sup>13</sup> Luisa Limido, *op. cit.* p. 69

Le progrès scientifique n'est pas en reste. Bien sûr, on ne peut isoler une « science Second Empire », la chronologie du progrès scientifique n'étant pas corrélée aux régimes politiques. Cependant, le régime du Second Empire s'avère d'un grand soutien pour la science. Foncièrement positiviste, Napoléon III œuvre personnellement à son développement en apportant son appui financier aux grands chercheurs de l'époque. On peut citer le chimiste Henri Deville concrétisant ses recherches sur l'aluminium, soutenu par l'Empereur qui veut produire ce métal à bon marché. Ou encore Louis Pasteur, dont Napoléon III suit les travaux de près, lui demandant notamment d'éradiquer la maladie des vers à soie, qui décime les élevages - ralentissant la production de ce tissu très recherché -, combat gagné en 1870. Si la « révolution pasteurienne » est postérieure au Second Empire (c'est à partir de 1880 qu'il confirme la théorie microbienne<sup>14</sup> et en 1885 qu'il découvre le vaccin contre la rage), Pasteur est déjà à l'époque un personnage de premier plan, activement soutenu par le régime. Il peut ainsi mener ses travaux sur la fermentation, qui serviront de base au développement de l'asepsie chirurgicale. Ce qui caractérise surtout le Second Empire sur le plan scientifique, c'est le développement de la vulgarisation<sup>15</sup> : la science est partout et accessible à tous. Dans les journaux, livres, musées, foires, expositions...et dans les jardins bien entendu. L'époque voit la naissance des vulgarisateurs, scientifiques qui publient des feuillets à destination du grand public, dans le journal *La Presse*, dès 1855. Des revues spécialisées apparaissent, comme *La Science pour tous*, et les revues généralistes s'enrichissent d'une chronique scientifique. Par ailleurs, les voyages d'exploration scientifique se développent, dans le sillage de la politique colonialiste du Second Empire.

Le régime, avec la naissance de l'Indochine française, la colonisation de la Nouvelle-Calédonie et le développement des colonies d'Afrique occidentale, triple l'étendue du domaine colonial. A l'époque, cette expansion coloniale relève, au-delà d'une vision simplement mercantile, d'une mission « civilisatrice », perçue, à l'aune du saint-simonisme, comme une forme de progrès.

Enfin, le symbole de la modernité, la vitrine ultime - et internationale - du progrès scientifique et technique, ce sont les Expositions Universelles que le régime organise à Paris en 1855 et en 1867. En réponse à l'Exposition Universelle qui s'est tenue à Londres en 1851, Napoléon III décide d'organiser sa première « Exposition universelle des produits agricoles et industriels » à Paris en 1855. Avec ses 25 pays participants, ses 5 millions de visiteurs, et la visite de la reine Victoria, l'Exposition assoit la légitimité du régime impérial en lui donnant

---

<sup>14</sup> Théorie selon laquelle les maladies contagieuses se transmettent par le biais de micro-organismes

<sup>15</sup> Le terme apparaît dans les années 1850

une image dynamique et ambitieuse. Celle de 1867, avec ses 15 millions de visiteurs et son défilé continu de souverains étrangers pendant 8 mois marque l'apothéose du régime. Organisée en réponse à l'Exposition de 1862 à Londres, elle est destinée à montrer que la qualité de l'industrie française égale sans conteste celle de la Grande-Bretagne et que Paris est digne de servir de modèle au monde entier. Les nouveautés sont innombrables : aluminium, acide phénique, pétrole, colossal canon de la maison prussienne Krupp, pavillons construits selon l'architecture de chaque pays exposant... Philippe Perrot résume ainsi cette logique de mise en scène des richesses produit du progrès : « [Ces expositions apparaissent] comme les fresques d'une époque, comme les musées du monde présent, déballage ahurissant de tous les progrès de la mécanisation, panorama de l'univers humain, bilan de sa richesse, de son degré de civilisation identifié à sa capacité inventive et productive »<sup>16</sup>.

## B. Paris, ville moderne : les grands travaux d'Hausmann

Cette société du progrès et de la modernité ne pouvait avoir pour capitale une ville au visage quasi-médiéval, comme celui que présentait Paris au début du Second Empire. Paris fait en effet triste figure, surtout aux yeux de Napoléon III qui a vécu à Londres, à l'époque une capitale moderne dont il a pu apprécier l'urbanisme facilitant la circulation, le réseau d'égouts, l'éclairage et les jardins. A l'aube du Second Empire, Paris elle, s'asphyxie. Le centre de la ville notamment est un cloaque, un enchevêtrement d'étroites ruelles où l'air ne circule pas, où la lumière ne pénètre pas. Frégier, chef de bureau de la préfecture de la Seine, en fait cette description édifiante : « Les maisons, très élevées, rendent les rues tristes et humides, et sont elles-mêmes fort peu éclairées. L'obscurité des boutiques jointe à la physionomie repoussante des rues et du quartier, inspire une secrète horreur au passant », « les logements sont étroits, mal éclairés, mal fermés. Les parents et enfants couchent dans la même chambre [...] ; le caractère le plus frappant des maisons est une excessive malpropreté qui en fait de vrais foyers d'infection [...] les chambres donnent sur des corridors privés d'air et de lumière [...] et on a remarqué dans la cour d'une de ces maisons, des débris d'animaux, des intestins et tous les résidus d'une gargote, en pleine putréfaction », avant de conclure ainsi : « hélas, la construction mal ordonnée de ces maisons et leur état de vétusté ne permettent guère de les assainir complètement »<sup>17</sup>. Il ajoute enfin : « Par temps pluvieux, les eaux noirâtres baignent le pied des vieilles maisons qui bordent cette rue, en entraînant les

---

<sup>16</sup> Cité in Jean-Claude Yon, *Le Second Empire, Politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 145

<sup>17</sup> Honoré Antoine Frégier, *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes et des moyens de les rendre meilleures*, Tome 2, Paris, Baillière, 1840, p. 451

ordures déposées par chaque ménage au coin des bornes ». Un centre de la ville aux rues étroites, bordées de logements vétustes et insalubres, où les eaux usées, souvent chargées d'ordures, s'écoulaient directement dans la Seine, qui fournit également l'eau consommée par les parisiens : tout cela constitue un terrain propice à la propagation des épidémies, comme le choléra, qui ravage la ville en 1832 et 1849. Le reste de la ville n'est pas en meilleur état. A la place du futur boulevard Malesherbes s'étend un quartier misérable, la « Petite Pologne » qu'Eugène Sue décrit ainsi : « Fameux repère pour la pègre ; pas de rues, mais des ruelles, pas de maisons mais des masures ; pas de pavés, mais un tapis de boue et de fumier... Du matin au soir, et surtout du soir jusqu'au matin, ce qu'on ne cessait pas d'entendre, c'étaient des cris « A la garde ! Au secours ! Au meurtre ! »<sup>18</sup>. On comprend l'urgence à améliorer l'hygiène de la ville, à raser ces taudis pour construire des immeubles sains et à y faire de grandes percées afin que l'air puisse circuler. Napoléon III écrit en 1850 vouloir faire « pénétrer la lumière bienfaisante du soleil [...] partout dans nos murs ». Il veut aussi, par un grand programme de travaux, faire de Paris une capitale aussi moderne que Londres et une brillante vitrine de l'Empire qu'il s'appête à rétablir. Dès qu'il arrive au pouvoir, il fait de l'urbanisme parisien sa priorité, dressant lui-même un grand plan des rues à tracer pour désenclaver Paris, qu'il accroche au mur de son cabinet de travail aux Tuileries. Il convoque une Commission des embellissements de Paris, qui dans son rapport fournit les grandes lignes du plan de réaménagement de la ville, qu'Hausmann, nommé Préfet de la Seine en 1853, est chargé de mettre en œuvre.

A la base de ces travaux : de « grandes percées » c'est-à-dire la construction de grandes voies rectilignes - les grands boulevards, la Grande Croisée de Paris et les boulevards concentriques -, afin de désengorger le centre, de relier les gares entre elles et au centre, et d'unir entre eux les édifices clés de la ville<sup>19</sup>. On construit également un réseau ferré dit de Petite Ceinture, qui fait le tour de Paris en suivant à l'intérieur l'enceinte des fortifications<sup>20</sup>, pour relier entre elles les gares de l'Ouest, du Nord, de l'Est, de Lyon et d'Orléans (ill.2). Cette intercommunication permet le transit des marchandises en faisant passer les wagons d'un réseau à l'autre, évitant ainsi les camionnages coûteux à travers la ville. A partir de 1862, ce réseau ferré s'ouvre également au transport de voyageurs. Pour faciliter le déplacement des parisiens à l'intérieur de la ville, Hausmann crée un réseau de transports en commun par

---

<sup>18</sup> Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, cité in Patrice De Moncan, *Paris, les jardins d'Hausmann*, Paris, Ed. du Mécène, 2009, p. 13

<sup>19</sup> Georges-Eugène Hausmann, *Mémoires du Baron Hausmann, Grands travaux de Paris*, Neuilly-sur-Seine, G. Durier, 1979, p. 364-365

<sup>20</sup> Fortifications construites par Thiers, sous la monarchie de Juillet, pour protéger Paris, qui étaient situées au niveau du périphérique actuel



omnibus. Ce développement des transports urbains est d'autant plus nécessaire qu'en 1860, Paris s'est étendue, avec l'annexion des communes suburbaines englobant les villages situés entre l'enceinte des Fermiers généraux<sup>21</sup> et les fortifications de Thiers<sup>22</sup>, passant alors de 12 à 20 arrondissements (ill.3). Cette mobilité des biens et des personnes, fondement du capitalisme, sous-tend tout l'urbanisme haussmannien. « Regrette qui voudra l'ancien Paris » écrit Georges Sand, « mes facultés intellectuelles ne m'ont jamais permis d'en connaître les détours [...]. Aujourd'hui que de grandes percées [...] nous permettent d'aller longtemps, les mains dans nos poches, sans nous égarer [...], c'est une bénédiction que de cheminer le long d'un large trottoir »<sup>23</sup> Elle poursuit, au sujet d'« un homme d'un autre temps attelé à une charrette », dont l'allure moins rapide que celle des chevaux crée un encombrement de la circulation : « Quelle perte de temps, dans un temps où l'on dit, à Paris comme en Amérique : « Time is money ! » [...] que ceux qui ne songent qu'à la richesse et qui prédominent dans la société nouvelle, cherchent donc ou encouragent le moyen de ne pas perdre un quart d'heure, soit à pied, soit en voiture, à tous les carrefours de notre aimable cité. On a bien trouvé le moyen de supprimer les attelages de chiens, ne trouvera-t-on pas celui de supprimer les attelages humains ? »<sup>24</sup>, résumant bien un autre impératif de l'époque : ne pas gaspiller le temps, pouvoir le gérer dans une optique d'efficacité et de productivité. Dans le *Paris-guide* de 1867, Edmond About insiste lui aussi sur ce facteur temps : « Les grandes villes, dans l'état actuel de la civilisation, ne sont que des agglomérations d'hommes pressés ; qu'on y vienne pour produire, échanger [...] on est talonné par le temps, on ne supporte ni délai, ni obstacle »<sup>25</sup>. Au-delà de la mobilité et du gain de temps, l'urbanisme haussmannien répond à une autre nécessité : l'exposition, nécessité qui naît, nous l'avons vu, de la nouvelle société de consommation. Ainsi les grands axes nouvellement créés offrent-ils toujours une perspective sur un monument qu'ils mettent ainsi en valeur « Citez-moi un ancien monument digne d'intérêt [...] dont mon administration [...] ne se soit occupée sinon pour le dégager et le mettre en aussi grande valeur que possible » écrit Haussmann. La ville même, ses monuments et ses perspectives, sont conçus par Haussmann comme des œuvres « à consommer » du regard, depuis des points de vue fixes, comme il le précise dans ses *Mémoires*<sup>26</sup>. Ainsi

---

<sup>21</sup> Enceinte de perception d'octroi construite juste avant la Révolution, qui entoure alors le centre de la ville ; elle est détruite lors de l'annexion de 1860

<sup>22</sup> Enceinte construite autour de Paris, suivant le tracé des actuels boulevards des maréchaux, entre 1841 et 1844

<sup>23</sup> Georges Sand, « La Rêverie à Paris », *Paris Guide*, 1867, p.5

<sup>24</sup> Georges Sand, *op. cit.*

<sup>25</sup> Edmond About, « Dans les ruines », Lacroix, Verboeckhoven, 1867, p. 916 ; cité in Luisa Limido, *L'art des jardins sous le Second Empire, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)* Champ Vallon, 2002 p. 51

<sup>26</sup> Luisa Limido, *L'art des jardins sous le Second Empire, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)* Champ Vallon, 2002, p. 53

construite pour répondre à tous les besoins de la société de consommation, la ville haussmannienne participe au progrès et s'affirme comme vitrine de la modernité.

En complément de ces boulevards et avenues, Haussmann aménage un réseau de jardins publics, « absolument nécessaires dans l'intérieur des grandes villes, sous le rapport de la salubrité »<sup>27</sup>. Il systématise ainsi le jardin public, conquête du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, avant le XIX<sup>e</sup> siècle, l'ouverture des jardins aux visiteurs n'était qu'une tolérance : si depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, les jardins des palais (Tuileries, Palais-Royal, Luxembourg, Jardin des Plantes) ainsi que le bois de Vincennes étaient accessibles aux promeneurs, le propriétaire pouvait à tout moment en décider autrement. Le premier jardin conçu comme jardin public en tant que tel est le square de l'Archevêché, installé au chevet de Notre-Dame en 1844 par le préfet Rambuteau. Pour concevoir son système de jardins publics, Haussmann, créé, en 1854, un service spécifique, le Service des Promenades et plantations, dirigé par l'ingénieur en chef Adolphe Alphand. Jean-Pierre Barillet-Deschamps en est l'horticulteur et Gabriel Davioud l'architecte. Les premiers travaux, réalisés de 1852 à 1858, portent sur le réaménagement du bois de Boulogne, forêt domaniale cédée à la ville par Napoléon III. Suivent, de 1860 à 1866, le réaménagement du bois de Vincennes, cédé par l'Etat à la ville, et en 1861, celui du parc Monceau. La création du parc des Buttes-Chaumont, de 1864 à 1867 et enfin celle du parc Montsouris, de 1867 à 1878.

Enfin, le dernier élément de ces grands travaux est la création d'un système de circulation de l'eau, qui permet l'adduction d'eau potable et l'élimination des eaux usées. A l'arrivée d'Haussmann, le système d'égout ne fait que 150 km et reste assez rudimentaire. Les eaux usées ruissellent sur les chaussées bombées et s'écoulent par des bouches sous trottoirs dans une galerie qui les déverse directement dans la Seine, au plus près de leur quartier d'origine. Les matières fécales s'accumulent dans des fosses d'aisance disposées dans les cours d'immeubles, fosses régulièrement vidangées pour les récupérer afin d'en faire de l'engrais. Ces vidanges, réalisées par des pompes dont les tuyaux fuient souvent, répandent des odeurs fétides tout en contaminant les rues adjacentes. Les fosses, non-étanches, polluent les nappes phréatiques alimentant les puits individuels où la population parisienne s'approvisionne en eau. Les fontaines publiques quant à elles, fournissent de l'eau de Seine contaminée et se tarissent régulièrement, leur alimentation, qui se fait en direct par une station de puisage à Notre-Dame, s'arrêtant dès que la Seine est prise par les glaces ou lors d'étiages trop sévères. L'alimentation en eau et la gestion des eaux usées relève donc encore, à l'orée du Second

---

<sup>27</sup> Georges-Eugène Haussmann, *Mémoires du Baron Haussmann, Grands travaux de Paris*, Neuilly-sur-Seine, G. Durier, 1979, p. 371

Empire, d'un système archaïque mis en place au XVIII<sup>e</sup> siècle, alors qu'à la même époque, à Londres, les maisons sont toutes équipées de l'eau courante<sup>28</sup>. Pour moderniser la ville, Haussmann amplifie le diamètre des galeries d'égout existantes et fait creuser 400 km de galeries nouvelles, qui rejettent désormais les eaux usées en aval de Paris. Il fait également construire un double réseau de distribution d'eau : les eaux de la Seine et de l'Ourcq, impropres à la consommation, sont désormais réservées aux usages de voirie, d'industrie et aux jardins, tandis que les eaux de source de la Vanne et de la Dhuis, acheminées à Paris par aqueducs puis stockées dans les réservoirs de Ménilmontant et de Montsouris, alimentent les habitants en eau potable. Ainsi Haussmann apporte aux parisiens l'eau à domicile, élément central du confort moderne.

La progression de l'éclairage public contribue aussi à la modernisation de la ville : plus de 36 000 becs à gaz éclairent la voie publique, lui apportant une clarté toute nouvelle<sup>29</sup>. Le développement d'un réseau de gaz domestique permet le chauffage et l'éclairage des immeubles haussmanniens, venant ainsi compléter ce confort moderne.

### C. Progrès et maîtrise, paradigme de la bourgeoisie, classe dominante à son apogée

La bourgeoisie, profitant du bond en avant économique engendré par l'essor industriel et commercial, se hisse au sommet de la société du Second Empire dont elle devient la classe dominante. Bien que les conditions favorables à son essor aient été réunies avant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il se produit sous le Second Empire une expansion fulgurante de cette classe sociale, un pic de la courbe historique de son augmentation, qui se stabilisera par la suite. Avant la Révolution de 1789, la bourgeoisie - « classe sociale supérieure créée par l'argent », selon la formule d'Adeline Daumard -, appartient au Tiers-Etat et la société d'ordres limite son ascension sociale. L'égalité juridique apportée par la suppression des ordres à la Révolution pose les bases du développement de cette classe sociale. Pour la bourgeoisie, cette égalité juridique est le fondement de la société moderne, car elle seule permet aux qualités personnelles de se déployer : « Pour valoriser le mérite, il faut l'égalité des rangs qui n'est autre chose que l'égalité des droits, l'absence des privilèges, la soumission de tous les rangs aux mêmes lois, qui rend, pour ainsi dire les naissances égales puisque dans tous, on naît avec les mêmes droits »<sup>30</sup> écrit Adeline Daumard. A Paris cependant, sous la

---

<sup>28</sup> Georges-Eugène Haussmann, *Premier Mémoire sur les eaux de Paris*, 1854, p. 156

<sup>29</sup> Jean-Claude Yon, *Le Second Empire, Politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 128

<sup>30</sup> Adeline Daumard, *op. cit.*, p. 72

Restauration, la grande noblesse forme encore une classe supérieure, une « aristocratie » au sein de laquelle un bourgeois, quelle que soit sa fortune, ne peut pas vraiment s'intégrer. La Révolution de 1830, en supprimant les derniers privilèges légaux de la noblesse, laisse le champ libre à la progression de la bourgeoisie<sup>31</sup>. La révolution industrielle, qui en France s'accélère essentiellement à partir des années 1830, une fois passée la période troublée des guerres napoléoniennes, lui permet de s'enrichir et la Monarchie de Juillet voit cette classe sociale s'affirmer, parallèlement au déclin de l'ancienne noblesse. La notion de nécessité et de dignité du travail s'impose comme marqueur d'identité par opposition à l'inactivité de l'aristocratie : « Ce n'est plus une position dans le monde qu'une élégante oisiveté » écrit le *Journal des Débats* en 1834<sup>32</sup>. Le travail constitue pour la bourgeoisie l'élément principal de transformation de la société, en ce qu'il doit assurer la disparition définitive de cette aristocratie oisive. Il s'agit bien entendu du « travail des chefs d'entreprise ou des maîtres d'œuvre, un travail susceptible d'enrichir celui qui le produit ou de lui procurer une prééminence, le travail du chef, du maître, pas celui de l'exécutant ou du prolétaire »<sup>33</sup>. Ce « travail du chef » trouve dans l'expansion massive de la révolution industrielle sous le Second Empire, un terrain favorable à son développement. Les fortunes bourgeoises connaissent alors une nette augmentation. La valeur des biens déclarée lors des successions passe de 2 à 4 milliards de francs entre le début et la fin du Second Empire<sup>34</sup>. Pour Alain Plessis, historien spécialiste de cette époque, le revenu minimum à Paris pour être considéré comme bourgeois est de 5000 francs par an<sup>35</sup>. On peut ranger dans cette classe sociale essentiellement les patrons, mais aussi les professions libérales et les hauts-fonctionnaires. La fonction publique connaît en effet un « âge d'or » sous le Second Empire. Le préfet, qui en est le pivot administratif, reçoit un traitement pouvant aller de 20 à 40 000 francs. On imagine sans peine le salaire d'Hausmann, préfet de 1<sup>ère</sup> classe, ainsi que celui de son bras droit Adolphe Alphand et de l'équipe du Service des Promenades, qui conçoit les jardins. Si la fortune est un prérequis d'appartenance à la bourgeoisie, la définition de cette classe sociale ne peut cependant se résumer au seul revenu. Il faut également étudier les opinions et attitudes, la psychologie collective pour caractériser un groupe social. Nous avons vu qu'une des valeurs-clés de la bourgeoisie est le travail, qui doit satisfaire à trois conditions : « premièrement procurer ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, donner les moyens de

---

<sup>31</sup> Adeline Daumard, *Les bourgeois de Paris au XIXe siècle*, Paris, Flammarion, 1970, p. 26

<sup>32</sup> Adeline Daumard *ibid.*, p. 25

<sup>33</sup> Adeline Daumard, *ibid.*, p. 333

<sup>34</sup> Jean-Claude Yon, *Le Second Empire, Politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 137

<sup>35</sup> Jean-Claude Yon, *op. cit.*, p. 83

fonder une famille, et se préparer par l'économie, une aisance suffisante pour les années de repos ; deuxièmement laisser assez de loisirs pour détendre l'esprit ; troisièmement être utile à la société »<sup>36</sup>. Aisance financière, divertissement, utilité à la société sont les maîtres-mots de la condition bourgeoise. Par ailleurs, la forte expansion de la révolution industrielle au Second Empire découle de la modernisation de l'industrie, rendue possible par la mécanisation, les innovations, en un mot par le progrès. Cette modernisation de l'industrie, associée au libéralisme économique, fait baisser le coût des produits, ce qui entraîne la naissance de la société de consommation, à la source de l'enrichissement de la bourgeoisie. Pour elle, le progrès apparaît donc comme une valeur fondamentale, car il lui permet, en tant que moteur de la société moderne, de s'enrichir et ainsi de maîtriser son avenir. Il est à cet égard significatif que les bourgeois parisiens ne s'intéressent absolument pas aux paysans, à part pour s'informer sur le prix du blé ou d'autres denrées dans le cadre de leurs affaires<sup>37</sup>. Comme l'analyse Adeline Daumard, pour le bourgeois parisien de cette époque, le paysan représente l'être primitif, utilisant des techniques traditionnelles, soumises presque exclusivement aux aléas de la nature, devant lesquels il demeure impuissant. Or « ce que les bourgeois admirent, ce sont les tentatives faites par l'homme pour dominer une situation donnée grâce aux ressources de son intelligence, de son courage. Les techniques rurales sont trop primitives, les paysans trop désarmés, avec leurs méthodes ancestrales et leur soumission aux lois naturelles, pour intéresser des bourgeois dont la raison d'être est de lutter et de triompher grâce à leurs capacités. Ecarter la vie rurale du domaine de leurs préoccupations c'est, pour les bourgeois de Paris, désavouer ce qui subsiste de primitif, d'irrationnel dans la civilisation de leur temps, repousser tout ce qui dans l'état de la science contemporaine, transcende les connaissances et les possibilités de l'homme. [...] La civilisation bourgeoise est fondée sur la notion du *progrès* rationnel, voulu et organisé par les plus capables ». Ici tout est dit : le progrès, principe fondateur de la société moderne, est une valeur essentielle pour la bourgeoisie : il permet à l'homme, par ses conquêtes - scientifiques, économiques, techniques-, de maîtriser son environnement, d'organiser la société et ainsi de participer au progrès de la civilisation. Ces notions consubstantielles de maîtrise et de progrès conditionnent l'aménagement des jardins haussmanniens, qui en exposent, nous le verrons, de nombreux éléments signifiants.

---

<sup>36</sup> Adeline Daumard, *ibid.*, p. 24

<sup>37</sup> Ce total désintérêt se traduit par l'absence de publications à leur sujet (aucuns romans, aucunes études), à l'opposé des nombreux écrits consacrés aux ouvriers, qui retiennent eux toute l'attention des économistes de l'époque (Adeline Daumard)

## D. Le mode vie bourgeois : confort, luxe, consumérisme et divertissement

La bourgeoisie investit les nouveaux immeubles créés par Haussmann, équipés de tout le confort « moderne », comme nous l'avons évoqué, tandis que la flambée des loyers repousse les classes populaires à la périphérie de la ville. La première caractéristique du mode de vie bourgeois réside ainsi dans le confort, directement lié à ces nouveaux immeubles aux appartements éclairés et chauffés, où il fait bon vivre « Epanouissez-vous dans la douce chaleur qui règne dans toute la maison, partout la même, supprimant ces transitions de températures soudaines et funestes »<sup>38</sup> écrit Philippe Perrot. L'ameublement témoigne également cette recherche de confort, notamment par la multiplication des sièges rembourrés. Selon Peter Thornton (*La Décoration intérieure : 1620-1920*), cette période se caractérise par le développement du « crapaud », fauteuil au rembourrage épais et à la forme accueillante, avec un dossier incurvé épousant le dos pour favoriser la détente, ainsi que d'autres sièges moelleux comme les sofas, ottomanes et poufs.

Au-delà du simple confort, les intérieurs bourgeois se couvrent d'opulence. La décoration y règne en maître, envahit le moindre espace, et les bibelots, tapis, tissus prolifèrent. Henri Havard, dans *L'Art dans la maison*, écrit : « Il y a trop de tout... Par horreur du vide, 'qui fait pauvre', on abandonne tout sens de la mesure »<sup>39</sup>. On fait appel au tapissier-décorateur, profession toute puissante au Second Empire, qui a pour mission de remplir l'espace au moyen de la décoration, puis de tout recouvrir de tissus plus riches les uns que les autres. A ce propos, Philippe Perrot constate : « Jamais n'auront déferlé autant de tentures aux murs, de rideaux aux fenêtres, de nappes sur les tables, de housses sur les fauteuils, de napperons sous les bibelots et même [...] de manchons autour du pied des pianos »<sup>40</sup>. Les immeubles eux-mêmes témoignent de cette opulence : les vestibules, de vastes dimensions, sont décorés de glaces, dorures, peintures, stucs, marbres, qui peuvent représenter jusqu'à 30% du coût total des parties communes<sup>41</sup>. Dans le quartier Malesherbes, la haute bourgeoisie se fait même construire des hôtels particuliers, tout autour du parc Monceau. Contrairement aux hôtels particuliers de l'Ancien Régime, discrètement installés entre cour et jardin, ceux-ci exposent ostensiblement leurs façades richement ornementées. C'est là une des

---

<sup>38</sup> Philippe Perrot, *Le Luxe. Une richesse entre faste et confort*, Paris, 1995, p.98

<sup>39</sup> Henri Havard, *L'art dans la maison (grammaire de l'ameublement)*, Paris, 1884, p. 232

<sup>40</sup> Philippe Perrot, *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie : une histoire du vêtement au XIXe siècle*, Paris, 1981, p. 148

<sup>41</sup> Hervé Maneglier, *Paris Impérial. La vie quotidienne sous le Second Empire*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 123

caractéristiques essentielles de la bourgeoisie du Second Empire, quel que soit son niveau de vie : le faste, un permanent étalage de ses biens pour afficher sa réussite aux yeux de tous. Afficher son train de vie, les richesses dont on dispose, permet de manifester son appartenance à cette classe sociale. La bourgeoisie développe ainsi une frénésie de consommation, achète sans relâche de nouveaux biens afin de pouvoir exposer en permanence de nouvelles acquisitions. Ce mode de vie consumériste l'amène à fréquenter assidument les Grands Magasins, dont Zola écrit qu'ils « sont certainement pour beaucoup dans le luxe contemporain, dans la rage de dépense de la bourgeoisie »<sup>42</sup>. La mode reflète parfaitement ces goûts ostentatoires. L'exemple le plus frappant en est la crinoline, vêtement féminin symbolisant à lui seul le Second Empire. Vers 1850, elle se compose encore de crin que l'on ajoute, sous des couches de jupons superposés, pour donner de l'ampleur aux hanches. En 1856, l'invention de la crinoline « cage », nom de l'armature placée sous le jupon, vient remplacer l'ancien système et porte progressivement le diamètre de la jupe à 2 mètres<sup>43</sup>. Le succès est immédiat, avec 5 millions d'armatures produites chaque année. L'obsession décorative envahit aussi les crinolines, les recouvrant de dentelles et de volants. Les progrès de la chimie font naître de nouveaux coloris pour les tissus, couleurs vives et acides, avec des verts, violets, roses très durs, très crus... La mode combine ces couleurs criardes, marquant une rupture avec le vêtement féminin bourgeois des siècles passés, aux tons bruns ou gris. Les accessoires féminins se couvrent de décor floral, « au point que, le soir, la femme disparaît presque sous les fleurs »<sup>44</sup>. Les frères Goncourt, dans leur *Journal*, résument cet esprit de l'époque : « Singulière société où tout le monde se ruine. Jamais le *paraître* n'a été si impérieux, si despotique [...] Le camp du Drap-d'Or<sup>45</sup> est, pour ainsi dire, dépassé par le luxe des femmes portant sur leurs dos presque des métairies [...] On parle de la femme d'un haut fonctionnaire qui a tiré de son gendre 30 000 francs sur la corbeille de noces, pour acquitter les dettes de son couturier. Un beau jour, demain peut-être, sera établi un grand livre de la dette de la toilette publique »<sup>46</sup>. Luxueuse, la tenue doit bien sûr être soignée, d'une propreté impeccable : dans la haute société, les femmes changent de tenue jusqu'à 7 fois par jour, à la fois pour manifester leur train de vie et répondre à cet impératif. Ces différentes tenues répondent à un système de convenances mis en place par la bourgeoisie, système très

---

<sup>42</sup> Emile Zola, *Carnets d'enquêtes pour « Au Bonheur des Dames »*, 1881

<sup>43</sup> Catalogue d'exposition « Sous l'Empire des crinolines (1852-1870) », Paris-Musée, 2008, p. 134

<sup>44</sup> Catalogue d'exposition « De la mode et des Jardins : Au musée Galliera », Paris-musées, 1997, p. 113

<sup>45</sup> Le Camp du Drap D'or était un camp militaire dressé à l'occasion de la rencontre entre François Ier et Henri VIII en 1520, dans le but de signer un traité d'entente. Au vu de l'enjeu, un camp fastueux fut aménagé, avec 2800 tentes chacune recouvertes de draps d'or ou de velours.

<sup>46</sup> Edmond et Jules de Goncourt, *Journal des Goncourt : Mémoires de la vie littéraire, Tome 1*, 22 février 1857, Paris, Charpentier, 1891, p. 170.

codifié<sup>47</sup>, qui vient s'ajouter à l'exigence de la « bonne tenue » - comportement posé et rationnel – considérée comme une base du comportement bourgeois. Diffuser son image sous ses plus beaux atours devient indispensable, ce dont témoigne le succès d'une invention de l'époque, la photographie dite « carte-visite ». Série de six clichés sur une même plaque, ce procédé inventé par Disdéri en 1854, connaît un succès immédiat. « La vogue de la carte de visite » écrit André Rouillé, spécialiste de la photographie XIX<sup>e</sup> siècle, « gagne toute la bourgeoisie, qui désormais utilise la photographie comme moyen de paraître »<sup>48</sup>. Cette obsession du paraître se manifeste également au théâtre, où l'on va autant pour se montrer que pour voir le spectacle. Le théâtre et l'opéra sont des lieux de sociabilité très prisés, les loges constituant autant de salons privés où l'on peut se rencontrer. Pour avoir une brillante vie sociale, il faut louer à l'année sa loge privée à l'opéra de la salle *Le Peletier*, et au théâtre *Les Italiens*, les deux salles les plus chics de Paris « C'est un grand titre dans le monde élégant que d'être à la fois abonné à ces deux théâtres »<sup>49</sup>.

On touche ici à un autre aspect très important de la vie bourgeoise au Second Empire : le divertissement, la quête du plaisir. Le théâtre, au sens large du terme, est le grand divertissement de l'époque et la distraction préférée des parisiens. Le journaliste Alfred Delveau écrit : « C'est chez lui une rage, une maladie. On pourrait affirmer qu'il ne vit, qu'il ne travaille, qu'il ne consent à pâtir qu'à la condition d'aller se régaler de théâtre »<sup>50</sup>. Au début du Second Empire, le nombre de salles est limité par le « système du privilège » instauré par Napoléon I<sup>er</sup>, système qui assigne à chaque théâtre un genre dramatique précis. Napoléon III l'abolit et proclame « la liberté des théâtres »<sup>51</sup> : tout le monde peut désormais ouvrir une salle et y jouer tout type de pièce. On assiste alors à une prolifération de salles. La partie la plus noble des boulevards, le triangle d'or qui descend jusqu'au Palais-Royal, rassemble les plus célèbres scènes fréquentées par la bourgeoisie : les Bouffes-Parisiens, la Comédie-Française, le théâtre du Gymnase, le Vaudeville, les Variétés. C'est là qu'Eugène Labiche présente ses pièces avec un succès croissant. Il faut souligner l'importance prise, au

---

<sup>47</sup> Des manuels sont publiés, qui expliquent de façon détaillée comment se vêtir et se comporter dans toutes les circonstances de la vie sociale, comme celui de la Comtesse de Bassanville, *Code du cérémonial, guide des gens du monde dans toutes les circonstances de la vie*, Paris, Alfred Duquesne, 1868, cité in Jean-Claude Yon, *Le Second Empire, Politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 139.

<sup>48</sup> Cité in Jean-Claude Yon, *Le Second Empire, Politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 197.

<sup>49</sup> R. Desarbres, *Paris partout*, 1865, cité in Hervé Maneglier, *Paris Impérial. La vie quotidienne sous le Second Empire*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 188

<sup>50</sup> Jean-Claude Yon, *Le Second Empire, Politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 233

<sup>51</sup> Jean-Claude Yon, *op. cit.*



sein de la production théâtrale du Second Empire, par le répertoire comique : on veut rire, s'amuser, se divertir. Le vaudeville se voit bientôt concurrencé par la naissance d'un nouveau genre, l'opérette, ou opéra-bouffe. Genre jusqu'alors confiné aux Bouffes-Parisiens, l'opérette s'étend, grâce à la liberté des théâtres, à toutes les salles de la ville et voit triompher le répertoire d'Offenbach. Par ailleurs, les bals et les concerts se multiplient, la musique s'invite même au sein des Grands Magasins, qui proposent eux aussi leurs programmes de concerts. La promenade boulevardière offre une succession de divertissements, avec son enchaînement d'établissements de loisirs, installés partout : cafés, brasseries, restaurants... De nuit comme de jour, la bourgeoisie se divertit. Une autre forme de distraction, le voyage d'agrément - dont le coût en limite l'accès à la seule bourgeoisie - se développe au rythme de l'extension du réseau ferré. Entre 1850 et 1860, de nombreux lieux de séjour se dotent d'infrastructures : les villes d'eaux notamment, connaissent un très grand essor. Vichy, Plombière, Vittel... chaque station se bat pour être reliée le plus vite possible au réseau. Le littoral français profite de la mode des bains de mer et poursuit son développement : Trouville, qui n'est plus qu'à 5 h de Paris en train, se voit bientôt concurrencée par Deauville, créée de toutes pièces en 1859 sur une zone marécageuse, et elle aussi reliée au réseau<sup>52</sup>. La montagne aussi commence à être visitée et le voyage se développe dans la France entière. Les compagnies encouragent le développement du tourisme avec des « trains de plaisir » à tarif réduit et des « billets d'excursion »<sup>53</sup>. La sensation de dépaysement apportée par le voyage en fait un divertissement très prisé de la bourgeoisie, partie intégrante de son mode de vie. Enfin le pouvoir lui-même « donne l'exemple », par la magnificence des fêtes impériales. Le régime veut faire de la capitale une vitrine brillante et entretenir une atmosphère de fête permanente. Comme l'écrit le journaliste Auguste Chevalier : « La destination de notre capitale, c'est d'être une ville de luxe et de plaisir [...] le but vers lequel elle doit tendre, c'est d'attirer de plus en plus les étrangers, et avec eux, le commerce et la consommation »<sup>54</sup>. La Cour, installée aux Tuileries, devient le lieu de tous les plaisirs. Napoléon III y organise toutes sortes de réceptions fastueuses : bals, dîners de gala, concerts... Les « lundis » de l'Impératrice, qui accueillent régulièrement plus de 600 personnes, marquent les esprits.

---

<sup>52</sup> Jean-Claude Yon, *Le Second Empire, Politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 222

<sup>53</sup> Jean-Claude Yon, *op.cit.*

<sup>54</sup> Auguste Chevalier, *Du déplacement de la population : de ses causes, de ses effets, des mesures à prendre pour y mettre un terme : ville de Paris*, Chaix Ed., 1850, p. 15

Le progrès moteur de la civilisation, le faste, le divertissement et la consommation effrénée comme mode de vie au sein de cette société moderne : ce paradigme de la bourgeoisie du Second Empire se retrouve au sein des jardins haussmanniens. Leur conception non seulement l'intègre mais surtout l'expose, selon la logique de la société de consommation, afin de tendre à la bourgeoisie le miroir de sa réussite.

## II. Le jardin haussmannien, miroir de la bourgeoisie

### A. Un jardin reflet de la modernité

#### 1. Un aménagement sur le modèle de la ville

Les nouveaux jardins publics, nous l'avons vu, font partie intégrante de la ville réaménagée de façon moderne par Haussmann. Comme l'écrit Françoise Choay, « les jardins d'Alphand et Davioud sont « urbanisés », la ville s'y prolonge, les jalonne de ses signes, les circonscrit pour les mieux fondre dans l'écriture d'un même texte »<sup>55</sup>. Les jardins répondent donc aux mêmes principes d'aménagement structurel que la ville, comme autant de signes de la modernité. Nous avons évoqué la caractéristique première de la ville haussmannienne : favoriser la mobilité - celle des biens, des personnes - et le gain de temps, facteur d'efficacité et de productivité. A ce propos, il est intéressant de relever l'emploi du terme « Promenades » dans l'intitulé du service créé pour l'aménagement de ces nouveaux jardins publics parisiens : le Service des *Promenades* et plantations. Ce terme, utilisé également par Adolphe Alphand, ingénieur en chef du service, dans le titre de son ouvrage - *Les Promenades de Paris*<sup>56</sup> - révèle l'esprit qui préside à leur création : le jardin public est assimilé à l'activité à laquelle on s'adonne en son sein, la promenade, référence directe à cette notion fondamentale de mouvement. Le terme « espaces verts », présent dans la dénomination actuelle du service héritier du Service des Promenades à la mairie de Paris - « la Direction des espaces verts » -, n'est pas utilisé car il ne correspond pas à la vision de l'usage des jardins publics à l'époque. L'aménagement structurel des « Promenades », conçu sur le modèle de la ville, respecte l'impératif de mobilité en permettant de gérer, de « rationaliser » le flux des promeneurs. Les allées – d'amples courbes au tracé simple remplaçant les allées compliquées et sinueuses des

---

<sup>55</sup> Françoise Choay, « Haussmann et le système des espaces verts parisiens », *Revue de l'Art*, n°29, 1975, p. 96.

<sup>56</sup> Adolphe Alphand, *Les Promenades de Paris. Histoire, description des embellissements, dépenses de création et d'entretien des bois de Boulogne et de Vincennes, Champs-Élysées, parcs, squares, boulevards, places plantées*, Connaissance et mémoires, Paris, 2002, 188 pp. (1ère éd., Paris, J. Rothschild Editeur, 1867-1873, 2 vol. (texte, recueil des planches), 246 p.

jardins du XVIII<sup>e</sup> siècle - sont larges et « macadamisées avec soin »<sup>57</sup>, pour faciliter les déplacements. Elles jouent un rôle d'articulation entre les différents espaces du jardin, assurant la liaison entre les points importants de la même façon que les grands boulevards relient les places. Comme pour les voies de circulation dans la ville – boulevards, avenues, rues – une hiérarchie s'établit. L'allée majeure, l'allée de ceinture, permet de faire le tour du jardin en l'embrassant du regard d'un seul tenant. Si l'on prend l'exemple du parc Montsouris (ill.4), cette allée de ceinture est constituée par l'allée de Montsouris, celle du lac, de la Vanne et de la Mire. Viennent ensuite les allées principales, qui desservent les éléments forts du jardin, points de repère autour desquels ceux-ci s'organisent, comme la ville autour des monuments. Ce sont par exemple les falaises du parc des Buttes-Chaumont (ill.5), les « fabriques » du parc Monceau<sup>58</sup> (ill.6), les vestiges historiques de certains squares, et pour le parc Montsouris le palais du Bardo<sup>59</sup> (ill.7). Enfin les allées secondaires, désignées par le terme « sentier ». Toutes ces allées ne présentent ni obstacles ni interruptions et s'enchaînent de façon à éviter au promeneur tout retour en arrière, le cul-de-sac n'existant pas dans la conception du jardin haussmannien. Leur hiérarchisation optimise le déplacement du visiteur, qui sait toujours quel parcours emprunter selon le temps dont il dispose. Plusieurs possibilités s'offrent à lui : l'allée de ceinture par exemple, qui permet de voir tous les éléments importants du parc sans y pénétrer plus avant, est une option de parcours rapide. De manière générale, il faut éviter au promeneur l'hésitation qui lui ferait perdre du temps et lui fournir la possibilité de s'orienter aisément au sein du jardin. Celui-ci bannit donc les carrefours compliqués aux multiples embranchements : « Les rencontres d'allées ne seront que de deux, parce qu'une rencontre, au même point, de plus de deux allées, produit un carrefour détestable, d'où le promeneur est embarrassé pour s'orienter, pour arriver au but qu'il veut atteindre »<sup>60</sup>. Pour la même raison, deux allées qui se séparent s'éloignent franchement et rapidement l'une de l'autre dans un souci de clarté de l'espace. Enfin, avant toute bifurcation, les allées ménagent toujours une échappée sur ce vers quoi mènent leurs embranchements, afin que le promeneur sache précisément vers quoi ils se dirigent et puisse estimer la distance à parcourir. Par ailleurs, nous avons évoqué la façon dont Haussmann a conçu la ville et ses monuments comme des œuvres « à consommer » du regard, dans la logique de la nouvelle société de consommation, ainsi que leur mise en scène par le jeu des perspectives. Cette

---

<sup>57</sup> Edouard André, *L'art des jardins. Traité général de la composition des parcs et jardins*, Paris, G. Masson, 1879, p. 1218

<sup>58</sup> Naumachie, pyramide, pont à l'italienne...

<sup>59</sup> Réplique, à l'échelle, du palais du Bey de Tunis, construite pour l'Exposition Universelle de 1867 et placée dans le parc, à la fin de l'Exposition

<sup>60</sup> Ferdinand Barillet, « Du tracé des allées », *Revue Horticole*, 1870, p. 98

caractéristique de l'urbanisme haussmannien se retrouve dans les vues panoramiques que les promeneurs ont depuis les jardins sur la ville. Ainsi les grandes promenades possèdent-elles toutes leur vue panoramique. Au bois de Boulogne, la hauteur du point culminant du bois a été doublée, grâce à la terre récupérée en creusant le lac, pour mieux profiter des cinq vues sur les environs les plus séduisants : le mont Valérien, Boulogne, Saint-Cloud, l'avenue des Princes, Auteuil. Le parc des Buttes-Chaumont, du sommet de ses falaises, offre au promeneur une vue panoramique sur Paris et sa banlieue jusqu'à Montmorency, Ecoen et Dammartin. « Les coteaux du parc Montsouris », écrit Alphand, « situés sur la rive gauche de la Bièvre, dominant toute la vallée : de la Mire de l'observatoire se déroule un magnifique panorama [...] par l'Observatoire, par le Val-de-Grâce, par le Panthéon et par les collines qui terminent Paris au nord d'Est ».

## 2. Une nature artificielle, signe de la maîtrise de la nature par l'homme

La nature des jardins haussmanniens se caractérise par une artificialité ostentatoire, expressément soulignée pour montrer la maîtrise de la nature par l'homme.

L'artificialité apparaît d'abord dans le fait d'aller « contre-nature », par la recréation de la nature *ex nihilo* sur des terrains impropres à toute végétation, comme ceux des Buttes-Chaumont et de Montsouris, situés sur d'anciennes carrières. Aux Buttes-Chaumont, le sol et le sous-sol, composés uniquement d'argile et de gypse « se refusaient à toute végétation »<sup>61</sup>. Le lieu avait toujours été décrit comme un « vrai désert, formé de monticules de glaises où aucune plante ne pouvait pousser, et de carrières, vrais précipices, qui rendaient le quartier impropre à toute sorte de construction »<sup>62</sup> (ill.8) L'aménagement du parc dure trois ans et nécessite la construction d'une voie ferrée de 15 km, installée pour combler les excavations des anciennes carrières de pierre à plâtre et transporter la quantité considérable de terre végétale indispensable à la croissance d'une quelconque végétation. Un article de la *Revue Horticole*, décrit ces travaux titanesques : « La quantité considérable de terre végétale qui a produit une végétation aussi vigoureuse [...] a dû être apportée de loin, par wagons entiers, les uns après les autres, depuis la première jusqu'à la dernière brouettée »<sup>63</sup>. Les premiers devis concernant le parc Montsouris portent également sur la « fourniture de terre végétale en très

---

<sup>61</sup> Georges-Eugène Haussmann, *Mémoires du Baron Haussmann, Grands travaux de Paris*, Neuilly-sur-Seine, G. Durier, 1979, p. 234

<sup>62</sup> Rapport de l'ingénieur ordinaire : projet d'établissement d'un square sur les Buttes-Chaumont », 25 juin 1863, AP, cité in Luisa Limido, *L'art des jardins sous le Second Empire, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)* Champ Vallon, 2002 p 124.

<sup>63</sup> Charles Wanderer, « Promenades horticoles dans les jardins publics de paris », *Revue Horticole*, 1882, p. 402

grande quantité »<sup>64</sup>. La plantation d'arbres déjà poussés participe de la même prouesse technique. Ces grands arbres sont déterrés à Paris ou en bordure de la ville, emmaillotés dans de la toile et transportés jusqu'aux parcs dans des chariots équipés d'une machinerie spéciale qui permet de les replanter (ill.9). Ces « transferts », qui ne passent pas inaperçus, affichent l'aisance avec laquelle l'homme plie la nature à sa volonté, comme l'écrit Ferdinand de Lasteyrie : « On vous plante, à l'heure qu'il est, un marronnier de 50 pieds de haut sans plus de gêne que s'il s'agissait d'un rosier, c'est un peu plus cher voilà tout. Mais c'est devenu une opération courante. [...] Vous êtes en visite chez un de vos amis qui habite au 3<sup>ème</sup> étage, quand tout d'un coup, vous voyez passer un arbre devant la fenêtre... Que voulez-vous... On bouleverse tellement Paris que même les arbres déménagent ! »<sup>65</sup>. Ainsi, d'espaces où rien n'existait – terrains vagues, anciennes carrières - surgissent des jardins comme par enchantement. De gros arbres déjà poussés, du gazon, des plantes et des fleurs apparaissent soudainement. Un article du journal *L'Illustration*, décrit l'« apparition » du parc des Buttes-Chaumont, rendant compte de cet effet « magique » : « C'est un miracle. Les buttes Chaumont ont disparu. [...] Ces croupes désolées, ces monticules sinistres et chenus, éventrés de place en place, ces déserts et ces tristesses n'existent plus. C'est une métamorphose complète. Aujourd'hui c'est un parc grandiose, pittoresque, délicieux ! »<sup>66</sup>.

Au sein des jardins, on agrandit l'espace de façon artificielle, en modifiant la topographie du terrain par l'utilisation du vallonnement. « Forme de terrassement qui consiste à transformer une pièce plane de terrain en y créant des mouvements de terre qui, de creux en bombements légers, la font onduler doucement »<sup>67</sup>, cette technique permet, en évitant l'uniformité d'un sol plat et en masquant au regard les limites du jardin, d'en augmenter l'espace perçu. La nature qu'on y « installe » ensuite se veut volontairement factice, arrangée par l'homme. Les « défauts » que présente la nature dans son état originel sont gommés, au profit d'une nature sophistiquée, élégante et soignée, considérée comme supérieure car fruit de l'arrangement humain. A l'opposé des jardins d'Angleterre, où les paysagistes aménagent la nature en lui donnant l'apparence la plus « naturelle » possible, un aspect champêtre, en essayant d'y faire oublier l'intervention humaine, les jardins haussmanniens exposent une nature modelée par l'homme, marquée de son empreinte à tous les niveaux, de l'aménagement structurel aux plus infimes détails. Adolphe Alphand, dans *Les Promenades de Paris*,

---

<sup>64</sup> Devis numérotés de 1 à 44, VM 90 405, AP

<sup>65</sup> Ferdinand de Lasteyrie, *Les Travaux de Paris, examen critique*, Paris, Lévy frères, 1861, p. 35 cité in Luisa Limido, *L'art des jardins sous le Second Empire, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)* Champ Vallon, 2002, p. 57

<sup>66</sup> C.-P., Doullay, « Le Parc des Buttes-Chaumont », *L'Illustration*, 18 mai 1867, p. 313

<sup>67</sup> Michel Conan, *Dictionnaire historique de l'art des jardins*, Paris, Hazan, 1997, p. 172

explique la supériorité de cette nature maîtrisée par l'homme et définit ainsi le principe d'aménagement des jardins : « Il ne faut pas prendre pour modèle la nature simple, mais imaginer un arrangement agréable, artificiel, tout en ne s'éloignant du vrai qu'autant que les exigences de l'art le commandent [...] La nature y est comme revêtue d'art. Cependant, c'est bien cette nature primitive et trouvée inculte qu'il faut embellir et faire valoir ; [...] si l'on abandonnait ce jardin si coquet, il prendrait bientôt un air désolé [...] l'air ne circulant plus dans les masses de verdure, la végétation s'arrêterait dans les parties trop ombragées, et le tout prendrait un aspect de confusion repoussant.»<sup>68</sup>. Cette application à contrôler tous les éléments naturels conduit à une nature « corsetée », d'où rien ne dépasse, soignée à l'extrême, que critique Alphonse de Calonne : « On voudrait une nature moins corrigée, un paysage moins apprêté, [...] moins d'art et un peu plus d'imprévu, un peu moins de ciseaux et un peu plus de négligé : un oubli, une lacune dans la sollicitude, un arbre abandonné à lui-même [...] des broussailles naturelles [...] Nulle part au monde on ne fait mieux qu'à Paris la toilette d'un arbre, nulle part on ne tond aussi bien les pelouses, nulle part on ne les enferme dans d'aussi jolies grilles »<sup>69</sup>. Georges Sand elle, décrit cet arrangement artificiel de la nature, ces décors composés par l'homme, en ces termes : « Rien de moins justifié que le titre de jardin paysager pour ces nouveaux jardins [...] : même dans les espaces les plus vastes que Paris consacre à cette fiction, n'espérez pas trouver le charme de la nature. Le plus petit recoin des roches de Fontainebleau ou des collines boisées de l'Auvergne, le plus ignoré des méandres de l'Indre, ont une autre tournure, une autre saveur, une autre puissance de pénétration que les plus somptueuses compositions de nos paysagistes de Paris ! Si vous voulez voir le jardin décoratif par excellence, vous l'aurez à Paris [...]. C'est du décor, pas autre chose, prenez-en votre parti, mais du décor merveilleux. La science et le goût s'y sont donné la main »<sup>70</sup>.

La présence de végétaux exotiques, acclimatés par la science horticole, ou de nouvelles espèces créées par croisement, participent de cette artificialité et montrent également cette maîtrise de la nature par l'homme. C'est la raison pour laquelle les plantes exotiques ont une place privilégiée dans les jardins haussmanniens. Le succès et l'intense développement de l'horticulture à l'époque s'explique par le fait que cette science témoigne de façon spectaculaire du pouvoir de l'homme sur la nature : « La nature n'a plus de secrets

---

<sup>68</sup> Adolphe Alphand *Les Promenades de Paris. Histoire, description des embellissements, dépenses de création et d'entretien des bois de Boulogne et de Vincennes, Champs-Élysées, parcs, squares, boulevards, places plantées*, Connaissance et mémoires, Paris, 2002, (1ère éd., Paris, J. Rothschild Editeur, 1867-1873, 2 vol. (texte, recueil de planches), pp. 53-54

<sup>69</sup> Alphonse de Calonne, « Les transformations de Paris. II-Jardins et jardinets », *Revue contemporaine*, mai-juin 1866, p 740, cité in Luisa Limido p 46

<sup>70</sup> Georges Sand, « La Rêverie à Paris », *Paris Guide*, 1867, p.1-2

pour l'horticulteur, il la soumettra à tous ses caprices, lui imposera sa volonté et saura la gouverner à son gré »<sup>71</sup> » écrit Edmond About dans la *Revue Horticole*. Ces plantes exotiques proviennent du « Fleuriste de la Muette », service créé à l'intérieur du Service des Promenades et Plantations, pour fournir à la ville les végétaux nécessaires à l'aménagement des jardins. Jean-Pierre Barillet-Deschamps, horticulteur du Service des Promenades, y a inventé une structure dédiée à l'acclimatation à grande échelle des espèces tropicales. Celles-ci passent de serres brûlantes à des serres tempérées, puis de serres tempérées à des serres froides, et enfin de ces serres froides à la pleine terre, sans jamais subir un changement de température prématuré, grâce à un couloir reliant les six serres du dispositif<sup>72</sup>. Le Fleuriste de la Muette permet ainsi d'alimenter toutes les promenades parisiennes en grandes quantités de plantes exotiques acclimatées. Le parc Monceau les met particulièrement en valeur : selon Edouard André, on peut « y admirer le plus bel *Araucaria* de Paris, un pin du Chili qui y a été apporté à grands frais [...] et l'été, toute la flore exotique vient y prendre place. Il ne faut pas songer même à l'énumérer»<sup>73</sup>. Cette véritable exhibition des végétaux exotiques vise à souligner le rôle fondamental de l'homme dans la composition végétale des jardins, rôle sur lequel insiste également Edmond About dans la *Revue Horticole* : « Vous remerciez la nature quand vous vous promenez dans un jardin magnifique : c'est à l'homme qu'il faudrait rendre grâce. La plupart des plantes que vous admirez là sont de fabrication humaine ; [...] celles auxquelles on n'a pas travaillé, du moins s'est-on donné la peine de les aller chercher au bout du monde pour les acclimater à nos villes »<sup>74</sup>.

### 3. Des éléments spécifiques aux jardins haussmanniens, signifiants du progrès

Les végétaux exotiques signifient également le progrès, en ce qu'ils renvoient aux entreprises coloniales à l'origine de leur découverte, vues à l'époque comme un développement de la civilisation par la conquête du sol. Les « produits » des expéditions coloniales sont ainsi fièrement exposés dans les jardins, les végétaux mais aussi les animaux rapportés de ces pays lointains : « Depuis quelques années, la mode a adopté, parmi les nombreux oiseaux aquatiques qui peuvent concourir à l'embellissement des lacs et des rivières, [...] différentes espèces de canards exotiques, tels que le mandarin et le canard de la

---

<sup>71</sup> Edmond About, *La Revue Horticole*, 1859

<sup>72</sup> Luisa Limido, *op. cit.*, p. 99

<sup>73</sup> Edouard André, *L'art des jardins. Traité général de la composition des parcs et jardins*, Paris, G. Masson, 1879, p. 1210-1211.

<sup>74</sup> Edmond About, *Le Progrès*, Paris, 1865, p. 25

Caroline. Ces oiseaux de petite taille, au plumage brillant, par leur grâce et leur vivacité, donnent une animation charmante aux parages qu'ils habitent »<sup>75</sup>.

Le progrès technique, qui participe à l'essor industriel, s'expose aussi dans les jardins, au travers d'éléments artificiels, fabriqués par l'homme : cascades et rivières, lacs, enrochements, balustrades, constructions et mobilier urbain (bancs, lampadaires, fontaines...), qui se retrouvent au sein de tous les jardins comme autant de signifiants du progrès.

L'élément aquatique - lacs, pièces d'eau, rivières...- est un élément fondamental du jardin haussmannien, en ce qu'il symbolise la « conquête » de l'eau apportée aux parisiens par les travaux d'Hausmann, à la fois par l'arrivée de l'eau courante et par l'évacuation des eaux usées grâce au réseau d'égouts. Selon Luisa Limido, « les nombreux éléments aquatiques, presque toujours présents dans les jardins, même les plus petits, expriment cette énorme et unique entreprise d'infrastructure urbaine. Le parcours de l'eau, à partir d'une cascade jusqu'au bassin, symbolise celui de l'adduction et de l'évacuation de l'eau urbaine. Le mouvement de l'eau dans le jardin [évoque] ainsi la modernité, le progrès et la santé »<sup>76</sup>. C'est pourquoi « dans le style moderne, tout parc dépourvu d'un lac ou d'une rivière est considéré comme imparfait »<sup>77</sup> écrit Jules Vacherot. L'alimentation des cascades se déversant dans les lacs est assurée par des machines qui pompent l'eau à proximité des parcs, celle du Canal de l'Ourcq pour le parc des Buttes-Chaumont, et celle de l'aqueduc d'Arcueil pour le parc Montsouris. L'eau descend ensuite de la cascade au lac, pour y remonter en circuit fermé par un système de pompes dissimulé sous les rochers. Le lac possède également une vanne reliée aux égouts, que l'on ouvre pour le vidanger afin de renouveler l'eau. A ce circuit s'ajoute un réseau de fontaines Wallace, qui apportent l'eau potable pour désaltérer les promeneurs au sein même du jardin, participant de cette démonstration du progrès.

Les « enrochements » où se déversent les cascades (ill.10) sont de faux-rochers à l'apparence volontairement artificielle, fabriqués en ciment armé, innovation technique récente<sup>78</sup> consistant à projeter du ciment tout autour d'une armature métallique. Ce matériau est également utilisé pour construire d'autres éléments au sein des jardins, comme les balustrades des ponts et belvédères, ainsi que les rampes d'escaliers, auxquelles il confère une apparence artificielle de « bois rustique »<sup>79</sup> (ill.11). Le progrès technique se déploie ici de façon encore

---

<sup>75</sup> A. de Cérès, *Parcs et jardins*, Paris, 1865, p. 79 cité in Luisa Limido, *L'art des jardins sous le Second Empire, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)* Champ Vallon, 2002, p. 73

<sup>76</sup> Luisa Limido, *op. cit.*, p. 68

<sup>77</sup> Jules Vacherot, *Les Parcs et jardins au commencement du XXe Siècle*, cité in Luisa Limido, *L'art des jardins sous le Second Empire, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)* Champ Vallon, 2002.

<sup>78</sup> Inventé par Jean-Baptiste Monnier en 1849

<sup>79</sup> Edouard André, « Les ponts rustiques », *Revue Horticole*, 1882, p. 466



plus ostentatoire, par l'utilisation d'un matériau industriel ayant l'apparence de la pierre pour imiter les reliefs du bois. Une autre utilisation d'un matériau industriel pour « imiter » le bois s'observe dans les arceaux bordant les pelouses, obtenus par moulage en fonte de branches de châtaigniers<sup>80</sup> (ill.12). Toutes ces « imitations » de matériaux naturels, par leur aspect ostensiblement factice, sont destinées à exposer aux yeux des promeneurs à la fois l'innovation industrielle qu'est le ciment armé, ainsi que le développement de l'industrialisation permettant de produire ces objets (rochers, balustrades, arceaux) en grande quantité afin d'en équiper tous les jardins. Les kiosques de garde (ill.13) et le mobilier des jardins - grilles, réverbères, bancs, panneaux d'affichage des règlements, fontaines (ill.14) - imaginés par l'architecte Davioud, sont eux aussi produits en série selon un modèle reproductible afin de témoigner de l'essor de l'industrie.

En matière de progrès technique, le parc des Buttes-Chaumont se veut particulièrement représentatif du savoir-faire des ingénieurs. Les enrochements y sont poussés à l'extrême, avec la création d'une grotte où se déverse une cascade de plus de 20 mètres de haut (ill.15). Deux ponts permettent d'accéder aux falaises : une passerelle suspendue de 63 mètres de long, dont les câbles de fer traversent quatre gros rochers artificiels qui les maintiennent en place, et le second, de pierre et de briques, formant une arche en plein cintre à une hauteur de 30 mètres<sup>81</sup> (ill.16). Un troisième pont d'un autre type passe au-dessus de la tranchée du chemin de fer de ceinture. Ces trois modèles de ponts différents, représentatifs des techniques de l'époque, forment une sorte de catalogue *in situ* prolongeant l'Exposition Universelle de 1867 pour afficher les grandes capacités des ingénieurs.

Un autre symbole du progrès fièrement mis en avant dans les jardins, la quintessence du progrès pourrait-on dire, tellement son développement marque toute l'activité économique et commerciale du Second Empire, est le chemin de fer. Celui-ci n'est bien sûr pas présent dans toutes les promenades, comme pour celles qui sont simplement réaménagées. En revanche, lors de la création d'un nouveau jardin, les ingénieurs essaient d'y inclure cet élément. Le parc Montsouris, celui des Buttes-Chaumont et le square des Batignolles en sont trois exemples éloquents. Tous mettent en valeur le chemin de fer, qu'il passe à l'intérieur ou en dehors du jardin. Aux Buttes-Chaumont, le chalet-restaurant « Le Pavillon du Chemin de fer » est, comme son nom l'indique, installé sur une butte surplombant la tranchée du chemin

---

<sup>80</sup> Adolphe Alphand, Baron Ernouf, *L'art des jardins*, Paris, J. Rothschild Editeur, 1868, p. 128

<sup>81</sup> Luisa Limido, *L'art des jardins sous le Second Empire, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)* Champ Vallon, 2002, p. 142

de fer de Ceinture, offrant ainsi une vue imprenable sur la voie ferrée (ill.17)<sup>82</sup>. Au square des Batignolles, on surélève le terrain lors de l'aménagement topographique, pour que le jardin offre au promeneur une vue panoramique sur la ligne de chemin de fer Paris-Le Havre<sup>83</sup>, et la haie d'arbustes qui double la clôture entourant le jardin s'interrompt de ce côté du square afin de ne pas en obstruer la vue. Enfin le parc Montsouris met particulièrement en valeur le chemin de fer. Deux lignes le traversent en s'y croisant : la ligne Paris-Sceaux, visible du Nord au Sud sur l'ensemble de son parcours, et la ligne de chemin de fer de Ceinture, d'Est en Ouest, dont une partie est visible dans la tranchée située à l'Est du parc. Tout au long des deux lignes, le chemin de fer est « encadré » – comme le serait un tableau – par des conifères qui créent un effet de paysage montagneux. L'ensemble du parc étant de « style paysager tempéré »<sup>84</sup>, planté d'arbres à feuilles caduques, ces passages, par effet de contraste, surprennent le promeneur, attirant ainsi son attention. A Montsouris le chemin de fer se découvre en outre d'en haut, en parcourant des passerelles ou passages surélevés, de manière perpendiculaire aux étroites tranchées où circule le train, ce qui crée à chaque fois la découverte inattendue d'un paysage de gorges, un « canyon terrifiant, de la beauté du sublime » selon Edouard André<sup>85</sup>. Enfin, un autre effet de contraste, permettant à nouveau la mise en valeur du chemin de fer, résulte de la proximité du lac et du chemin de fer de ceinture ainsi aménagé : le promeneur suivant l'allée du Lac passe d'une zone aquatique apaisante à la vision soudaine de la tranchée du chemin de fer aux côtés abrupts comme les flancs d'une montagne, impression accentuée par les conifères qui la bordent (ill.18).

Le progrès scientifique enfin s'affiche lui aussi dans les jardins, par le lien fort qui s'établit entre jardins et Expositions Universelles. Les innovations scientifiques et techniques utilisées pour créer les jardins publics haussmanniens servent également à créer le « jardin de l'Exposition Universelle » de 1867. Ce jardin éphémère, aménagé sur tout l'espace du Champ de Mars accueillant l'Exposition, offre à Barillet-Deschamps la possibilité d'y réunir toutes les spécificités du jardin moderne : « On y retrouve des pièces d'eau, des rivières sinueuses, des parcours hiérarchisés et associés au chemin de fer, des rochers, des grottes, des constructions... »<sup>86</sup>. Si le jardin moderne s'expose aux Expositions Universelles, par analogie, celles-ci s'invitent dans les promenades. Au parc Montsouris, le palais du Bardo - réplique à

<sup>82</sup> L'édifice accueille aujourd'hui « Le Rosa Bonheur »

<sup>83</sup> Aujourd'hui Saint-Lazare

<sup>84</sup> Adolphe Alphand, Baron Ernouf, *L'art des jardins : parcs, jardins, promenades*, Paris, J. Rothschild Editeur, 1868, p. 317

<sup>85</sup> Edouard André, *L'art des jardins. Traité général de la composition des parcs et jardins*, Paris, G. Masson, 1879, p. 114

<sup>86</sup> Luisa Limido, *op. cit.* p. 162

l'échelle de la résidence d'été du bey de Tunis, construite pour l'Exposition Universelle de 1867 - est remonté dans le parc dès la fin de l'Exposition, pour y établir un « Observatoire météorologique Impérial ». Malgré cet intitulé, les travaux scientifiques de l'observatoire vont bien au-delà de la météorologie, avec trois sections de recherche : un service météorologique, un service chimique et un service micrographique. Le service météorologique effectue des observations courantes (température, pression atmosphérique, pluviométrie, direction et vitesse des vents...), étudie l'influence des fumées sur l'atmosphère et le magnétisme terrestre grâce à des stations de mesures installées dans les différents quartiers de Paris. Le service chimique quant à lui étudie la composition de l'air de la ville et des eaux distribuées à Paris, tandis que le service micrographique recherche les microbes qu'ils contiennent au moyen du microscope, afin de les répertorier pour faire avancer les recherches sur l'hygiène. Celle-ci étant la préoccupation majeure de l'époque en matière de santé publique, l'étude de « l'infiniment petit », dans le sillage des travaux de Pasteur, revêt alors une importance capitale. La météorologie quant à elle est une science émergente. L'Observatoire apparaît donc comme un établissement à la pointe de la recherche scientifique, signifiant du progrès fièrement exposé aux yeux des promeneurs du jardin.

## B. Un jardin conforme au mode de vie bourgeois

### 1. Une nature civilisée : confort et divertissement

Le jardin se doit tout d'abord d'être « confortable », pour répondre au confort auquel les nouveaux immeubles haussmanniens ont habitué la bourgeoisie : les allées - larges et commodes - permettent de cheminer en toute tranquillité, les bancs invitent à la détente, les lampadaires permettent d'éclairer des parcs ouverts tard dans la nuit et tôt le matin<sup>87</sup> et les fontaines Wallace de se désaltérer au cours de la promenade. Le parc doit par ailleurs répondre à un autre impératif du mode de vie bourgeois : le divertissement. A cette époque, le rapport des bourgeois parisiens à la nature a changé. S'ils veulent se délasser dans la nature lorsqu'ils partent à la campagne dans les environs de Paris, cela signifie surtout pour eux y retrouver leur mode de vie parisien, à travers une « offre » de loisirs. Selon Luisa Limido : « Pour pallier les inconvénients qu'il rencontre à la campagne – notamment le manque de confort, l'uniformité du paysage, l'ennui et la monotonie de la vie des paysans - le bourgeois parisien s'invente un lieu à sa convenance qu'il situe dans les environs de Paris. [...] Il s'agit du « modèle urbain » de la campagne, qui s'oppose au modèle classique du paysage agraire,

---

<sup>87</sup> A Montsouris, le parc ferme à 23h30 en semaine, à minuit et demi les dimanches et jours fériés et ouvre à 7h le matin.

en ce qu'il est tout d'abord plus artificiel que naturel. Il est l'œuvre des citadins, et répond aux exigences et aux désirs que leur inspire les habitudes et les usages de la vie en ville »<sup>88</sup>. Victor Fournel affirme également : « Ce que recherche le bourgeois parisien à la campagne, ce sont les matelotes de Sèvres, les fêtes des Loges et de Saint-Cloud, les canots de Bougival, les bals champêtres, les guinguettes du village de Robinson ». Les villages de la campagne autour de Paris, comme Chatou, Bougival, Saint-Cloud se ressemblent tous à cette époque, aménagés selon les désirs des bourgeois parisiens : on y trouve les mêmes bals, manèges, spectacles forains, baraques de marchands... La bourgeoisie, que la nature sauvage et le manque d'activités effraie, après avoir « aménagé » les grands lieux de nature sauvage, comme la mer et la montagne, a donc « civilisé » la campagne des environs proches de Paris. Enfin, lorsque la nature pénètre dans la ville par l'intermédiaire des jardins, le phénomène se reproduit : les jardins, pour être « civilisés », doivent offrir une nature aménagée avec de nombreux loisirs mis à la disposition du promeneur. De multiples constructions y sont prévues à cet effet et les « chalets » envahissent les jardins. A cette époque, on qualifie de « chalet » tout établissement servant à la vente d'un service au public, par un concessionnaire qui l'exploite moyennant une redevance annuelle à la ville. Ces chalets abritent la plupart du temps des cafés et des restaurants. Les jardins comportent aussi des constructions dédiées aux enfants, comme des « chalets-bébés », des manèges à chevaux de bois ainsi que des théâtres de marionnettes. A l'instar des Grands Magasins équipés d'espaces de jeux afin que les mères puissent y venir avec leurs enfants se détendre - avant même qu'il soit question d'acheter - les jardins offrent les mêmes commodités à la bourgeoisie. On y trouve également des kiosques à musique, où ont lieu des concerts hebdomadaires. Au parc Montsouris, l'offre de divertissement se compose d'un chalet-restaurant - le Pavillon du Lac -, de deux chalets-bébé, un kiosque à musique, un théâtre de marionnettes, un manège de chevaux de bois et de l'établissement scientifique du palais du Bardo, qui constitue une source de curiosité et donc une attraction pour les promeneurs. Louise Hervieu, dans son ouvrage *Montsouris*, traduit ce sentiment de variété : « Il y a de tout dans ce parc, jusqu'au palais du Bey, le Bardo [...], de petites constructions singulières aux toits en dôme, comme si elles retenaient captif un ballon [...] Tout cela est affecté aux météorologistes ; il y a aussi un chemin de fer [qui] joue à saute-mouton dans cette tranche de son parcours, un lac, une cascade réputée, une grotte humide [...] il y a un kiosque à musique, un restaurant aux noces, un guignol ... »<sup>89</sup>. Au parc des Buttes-Chaumont, l'offre est encore plus abondante : pas moins de trois chalets-restaurants,

---

<sup>88</sup> Luisa Limido, *op. cit.*, p. 36

<sup>89</sup> Louise Hervieu, *Montsouris*, Paris, éd. Emile-Paul frères, 4<sup>e</sup> éd, 1929, p. 36-37

deux théâtres de guignol, un kiosque à musique, deux chalets-bébés et même un parcours de voitures d'enfants autour du lac. Les éléments de divertissement sont en effet souvent installés aux abords des lacs, comme le « Pavillon du Lac » du parc Montsouris ou celui des Buttes-Chaumont, ou en tout cas près d'un point d'intérêt fort du jardin. Au parc des Buttes-Chaumont, les deux autres chalets-restaurants se situent l'un, nous l'avons vu, au surplomb de la tranchée du chemin de fer de ceinture, l'autre sur le versant la butte de la Puebla, qui offre un point de vue panoramique sur la ville haussmannienne. Ce principe consistant à installer les établissements de loisirs aux abords des points d'intérêts du parc s'oppose radicalement à la conception des paysagistes anglais : ceux-ci n'y voient que des « lieux de service » qui, en tant que tels, doivent être relégués dans des endroits secondaires. Cela témoigne de l'importance accordée aux éléments « civilisateurs » du jardin dans la conception française, en ce qu'ils y apportent la distraction indispensable aux promeneurs. Les deux bois réaménagés proposent quant à eux une offre de divertissement foisonnante. Au bois de Boulogne, on trouve « des distractions et des plaisirs de toutes sortes, depuis le Jardin d'acclimatation, avec son aquarium, jusqu'au Pré-Catelan avec ses concerts. L'hiver, [...] le patinage sur les lacs ; à l'automne et au printemps, [...] les courses de chevaux qui ont lieu sur l'hippodrome de Longchamp ; l'été, [...] les danses et les concerts du Pré-Catelan »<sup>90</sup>. On y fait aussi du canotage, en observant les saumons et les truites importées par le Service des Promenades depuis le Danube, ainsi que les cygnes sur les berges ; on achète des cigares au bureau de tabac *Le Rond des Cascades* ; on peut même y contempler le modèle réduit d'un bateau de haute mer ayant figuré à l'Exposition universelle, maintenant ancré au milieu du lac. Au bois de Vincennes, il y a les courses de l'hippodrome, le Tir National où l'on peut s'exercer au tir à la carabine, au pistolet ou à l'arc sur soixante cibles, un établissement de pisciculture, une glacière, et la Ferme Impériale, avec sa vacherie, sa bergerie et sa laiterie où l'on peut boire du lait. Amédée Achard écrit, enthousiaste : « Quiconque aime le lait peut en boire à bouche que veux-tu dans la ferme de Vincennes. Un pavillon rustique a été élevé tout exprès pour la commodité des consommateurs... On est aux portes de Paris, et il y a du lait, du vrai lait ! »<sup>91</sup>

Le divertissement passe aussi par le sentiment de dépaysement engendré par l'aménagement du jardin lui-même. Le parcours de promenade est conçu pour étonner, surprendre et par là-même divertir le visiteur, de la même façon que le parcours mis en scène

---

<sup>90</sup> Alfred Delvau, *Les Plaisirs de Paris*, cité dans Patrice de Moncan, *Paris, les jardins d'Hausmann*, Paris, Ed. du Mécène, 2009, p. 73

<sup>91</sup> Amédée Achard, *Paris Guide*, 1867, p. 78

dans les Grands Magasins. Les paysagistes s'emploient, par les compositions végétales, à reproduire des paysages connus pour stimuler l'imaginaire du promeneur. L'utilisation de plantes exotiques issues d'un même milieu naturel permet d'exposer des spécimens de paysages du monde. Georges Sand décrit cette sensation de voyage procurée par les jardins : « Le monde végétal exotique qui, peu à peu, nous a révélé ses trésors, commence à nous inonder de ses richesses [...] Chaque année nous apporte une série de plantes inconnues [...] Arrêtons-nous ici ; rêvons un peu, puisque, le premier étonnement passé et la première admiration exprimée, nous voilà emportés par l'imagination dans les mondes lointains, dans les îles encore désertes, dans les solitudes ignorées d'où le naturaliste courageux et passionné nous a rapporté ces trésors au péril de sa vie »<sup>92</sup>. A ces paysages exotiques s'ajoutent des paysages français, révélés par l'essor du tourisme, les deux types de paysage se côtoyant au sein des mêmes jardins. Ainsi au parc des Buttes-Chaumont, l'île rocheuse et ses aiguilles se dressant au milieu du lac évoquent les falaises d'Étretat, lieu de villégiature à la mode. Celles-ci côtoient « des ruisseaux d'eau courante garnis de plantes des Alpes, et une montagne plantée entièrement en cèdres de l'Himalaya »<sup>93</sup>. Le square des Batignolles, évoque, lui, selon Alphand, « l'aspect de certaines vallées solitaires des Vosges ou du Jura »<sup>94</sup>. Les édifices construits au sein des jardins contribuent eux aussi à cette sensation de dépaysement : sur les rives du lac du bois de Boulogne, on remonte, pièce par pièce, un chalet venu tout droit de Suisse, qui porte l'inscription « Bâti sur les rives de l'Aar, je vous apporte un salut du pays des Alpes »<sup>95</sup> (ill.19) Au sommet de la falaise des Buttes-Chaumont, Davioud, architecte des Promenades, installe une réplique du temple de la Sibylle à Tivoli (ill.20). Au parc Montsouris, le palais du Bardo, de style mauresque, apporte une touche orientaliste, avec ses deux pavillons d'angle crénelés surmontés de coupoles à tuiles vernissées jaunes et vertes, et son escalier bordé de six lions allongés en position de sphinx (ill.21). *Drame au désert*, groupe statuaire d'une lionne défendant ses petits attaqués par un serpent, installé dans la perspective du Bardo, complète cette touche orientale (ill.22). Les jardins offrent ainsi aux promeneurs la possibilité de voyager tout en restant sur place, évitant ainsi les désagréments liés au véritable voyage, dans un confort en parfait accord avec le mode de vie bourgeois. Enfin, le paysage du jardin change constamment au fil de la promenade grâce à l'emploi d'allées en lignes courbes, qui contrairement aux lignes droites, modifient continuellement la

---

<sup>92</sup> Georges Sand, « La Rêverie à Paris », *Paris Guide*, 1867, p.3

<sup>93</sup> Edouard André, *Les jardins de Paris*, p.340

<sup>94</sup> Adolphe Alphand, *Les Promenades de Paris*, 1867, cité dans Luisa Limido, *op. cit.*, p. 64

<sup>95</sup> Luisa Limido, *L'art des jardins sous le Second Empire, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)*, Champ Vallon, 2002, p. 66

vision, procurant une sensation de défilement du paysage analogue à celle du voyage en train. Comme l'explique Alphand : « Il faut que le paysage change d'aspect à mesure que l'on se déplace, c'est encore une raison qui doit faire proscrire la ligne droite dans les jardins pittoresques [...]. La ligne courbe force le promeneur à se déplacer latéralement, et la ligne de vue est toujours tangentielle à la courbe de l'allée ; par conséquent, le tableau change constamment d'aspect durant la promenade. »<sup>96</sup>.

## 2. Une nature décorative et luxueuse, « à consommer » du regard

Pour répondre à l'obsession décorative de la bourgeoisie, que nous avons évoquée à propos des appartements et de la mode féminine, le jardin doit être « pittoresque ». Selon la définition qu'en donne Edouard André dans son *Traité de l'art des jardins*, le terme « pittoresque » désigne un « objet ou une scène au caractère à la fois agréable et étranger, et d'un grand effet en peinture »<sup>97</sup>. Contrairement aux jardins du XVIII<sup>e</sup> siècle qui ne présentaient aux promeneurs qu'une succession de tableaux pittoresques, dans les jardins haussmanniens tout doit contribuer à cette impression d'ensemble, jusque dans les moindres détails... Le service des Promenades veille tout particulièrement à l'aspect pittoresque des diverses constructions, garantie de leur aspect décoratif. Haussmann décrit ainsi les kiosques (ill.23), les pavillons de gardes (ill.23bis), les chalets-restaurants et le mobilier urbain créés par Davioud pour le bois de Boulogne : « Ils possèdent ce caractère pittoresque, témoignant du désir d'en faire autant de sujets décoratifs semés autour et dans l'intérieur du Bois »<sup>98</sup>.

Par ailleurs, ce caractère décoratif prend dans l'aménagement végétal des jardins, comme dans les intérieurs, un tour luxueux et opulent. Ce luxe se traduit notamment par une profusion de fleurs, qui envahissent les jardins de la même manière qu'elles colonisent les toilettes féminines. Arrangées sous forme de « massifs en corbeilles », installées aux endroits les plus en vue du jardin, elles sont « l'élément luxueux du jardin par excellence » de par les soins coûteux indispensables à leur entretien. Leur caractère éphémère exige en effet leur remplacement immédiat une fois la floraison achevée, afin de garantir l'aspect élégant de la promenade durant toute l'année : « La corbeille demande un grand entretien, car pour en apprécier les bénéfices sur la durée [...] il faut en renouveler les fleurs au fur et à mesure

---

<sup>96</sup> Adolphe Alphand, *Les Promenades de Paris*, Connaissance et mémoires, Paris, 2002, 188 pp. (1ère éd., Paris, J. Rothschild Editeur, 1867-1873, 2 vol., XIII, 1868, p. 219

<sup>97</sup> Edouard André, *L'art des jardins. Traité général de la composition des parcs et jardins*, Paris, G. Masson, 1879, p. 114

<sup>98</sup> Eugène Haussmann, *Mémoires*, cité dans Patrice de Moncan, *Paris, les jardins d'Haussmann*, Paris, Ed. du Mécène, 2009, p. 64

qu'elles passent », écrit Théodore Bonat<sup>99</sup>. Le parc Monceau notamment, accueille une telle quantité de fleurs qu'on peut y voir un « feu d'artifice de couleurs »<sup>100</sup>, reflet là encore de la mode féminine et de sa passion des couleurs vives. Les fleurs gélives tels que pétunias, géraniums, calcéolaires, sauges..., particulièrement appréciées pour leurs coloris soutenus, sont plantées à profusion. Cette opulence exposée par les jardins satisfait ainsi au désir de la bourgeoisie de se retrouver elle-même dans les fastes du décor et dans le luxe des massifs fleuris. Huysmans, dans ses *Croquis parisiens*, ironise : « Grottes en carton et grès en pâte tendre [...] toutes ces préciosités, tout ce déploiement floral maniériste [...] sont bien le cadre nécessaire et charmant, propre à faire valoir le faste parvenu, l'élégance cherchée d'une bourgeoisie opulente et cocottière qui étale dans tout l'artificiel gala d'une nature aidée, le tumulte de ses toilettes, le surmené de son teint et bagou épinglé de son langage »<sup>101</sup>.

Tout ce luxe ne souffrirait d'être approché de trop près : le Règlement intérieur des Promenades interdit donc formellement de « toucher, en aucune manière, aux fleurs et arbustes, non plus qu'à tout ouvrage dépendant de la promenade, ou de marcher sur les gazons »<sup>102</sup>. Ainsi, l'aménagement luxueux du jardin haussmannien ne s'offre qu'au regard, à travers une nature décorative qui s'expose à la contemplation. Victor Fournel la décrit comme « un prodigieux travail à mettre sous verre, ou à exposer sur un guéridon avec la classique étiquette : Le public est prié de ne pas toucher »<sup>103</sup>. Marcher dans les jardins équivaut à se promener sur les boulevards en regardant les vitrines des magasins qui exposent les nouveaux biens de consommation : les jardins présentent des « objets » à « consommer » du regard pour satisfaire le mode de vie consumériste de la bourgeoisie. Cette consommation s'avère, pour les « biens luxueux » comme les fleurs, aussi effrénée que celle de la bourgeoisie dans les Grands Magasins. Le « Fleuriste de la Muette » a été créé en partie pour renouveler rapidement les « stocks » de plantes à fleurs, tel un « Grand Magasin » de l'horticulture, afin d'en fournir la quantité nécessaire pour toutes les promenades, de façon continue d'avril à novembre. A l'instar des Grands Magasins et de la ville haussmannienne, le jardin utilise plusieurs procédés d'exposition pour mettre en valeur ses « biens » les plus intéressants. La technique de base consiste à surélever les éléments que l'on souhaite mettre en valeur, ce que permet le vallonnement : le centre concave des pelouses reste généralement vide, tandis que les massifs d'arbustes et les corbeilles de fleurs sont disposés à l'endroit où les pelouses se

---

<sup>99</sup> Théodore Bonat, *Tracé et ornementation des jardins d'agrément*, Paris, 1859, pp. 29-30

<sup>100</sup> Luisa Limido, *op. cit.*, p. 140

<sup>101</sup> Joris-Karl Huysmans, *Croquis parisiens*. Paris, Léon Vanier, 1886, p. 119

<sup>102</sup> Règlement des promenades intérieures, *Recueil des actes administratifs de la préfecture et de la préfecture de police de la Seine*, 1868, p. 432-434

<sup>103</sup> Victor Fournel, *Esquisses et croquis parisiens. Petite chronique du temps présent*, Paris, 1876, p. 115



relèvent, au bord des allées. Edouard André, dans son *Traité de l'art des jardins*, écrit : « Le centre des pelouses se creusa en cuvette, les massifs d'arbustes se relevèrent, les arbres isolés se détachèrent en vedette, à l'endroit où s'appuyèrent les corbeilles de fleurs toujours elliptiques et légèrement exhaussées : l'art - et le nom - du vallonnement fut créé »<sup>104</sup>. L'autre technique d'exposition des éléments intéressants du jardin consiste à les faire ressortir sur un tissu uniformisé, comme les monuments de la ville contrastent sur l'ensemble régulier formé par les nouveaux immeubles, au gabarit et à l'architecture strictement normés. L'uniformité, au sein du jardin, naît de la répétition des formes des pelouses et des corbeilles de fleurs, de celle des végétaux - dont les mêmes espèces sont multipliées -, du mobilier urbain, produit en série ... Tout cela forme une trame sur laquelle se détachent les éléments forts de chaque jardin (falaises des Buttes-Chaumont, « fabriques » du parc Monceau, palais du Bardo...). Par l'exposition de ses biens, le jardin participe donc à la société de consommation qui se développe au Second Empire, que la bourgeoisie favorise par son activité et à laquelle elle s'identifie par son mode de vie consumériste.

### III. Le jardin haussmannien, dispositif de contrôle social

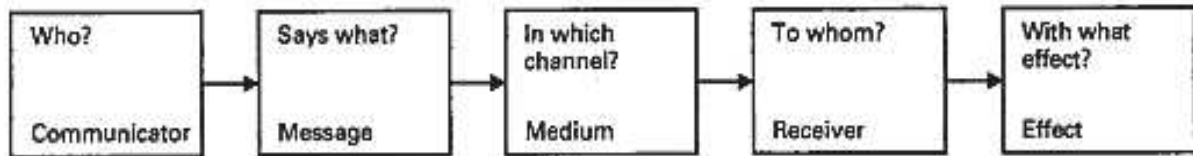
Si les jardins sont avant tout conçus pour que la bourgeoisie s'y contemple avec satisfaction, ils servent également un autre de ses desseins : préserver l'ordre social indispensable au maintien du système source de sa prospérité. A travers l'aménagement des jardins, la bourgeoisie expose ses valeurs d'ordre, de « bonne tenue », de stabilité du foyer et de modernité, pour les inculquer à un peuple jugé intrinsèquement dévoyé, dans le but d'éviter les désordres sociaux et de garantir l'ordre établi. Les jardins constituent ainsi le média d'une communication de masse, fondée sur un processus de persuasion, qu'il nous semble pertinent d'analyser à l'aune du paradigme d'Harold Lasswell, spécialiste de ce type de communication. Selon son paradigme des 5Q ou question-programme, qu'il élabore en 1948, le champ du process de communication peut être défini par les cinq termes de la question : « Qui dit quoi par quel canal à qui et avec quels effets ? »<sup>105</sup>. Lasswell n'ayant pas

---

<sup>104</sup> Edouard André, *L'art des jardins. Traité général de la composition des parcs et jardins*, Paris, G. Masson, 1879, p. 117

<sup>105</sup> « Who says what in which channel to whom with what effect? », Harold D. Lasswell, *The structure and function of communication in society*, In L. Bryson (Ed.), 1948.

lui-même donné de représentation visuelle de ce paradigme, nous en utiliserons la première occurrence, proposée par Denis McQuail et Sven Windahl<sup>106</sup>, pour l'illustrer :



**Fig. 2.1.1** The Lasswell Formula with corresponding elements of the communication process (Lasswell 1948).

Lasswell, à de multiples reprises, a insisté sur la flexibilité de ce modèle et la nécessité de le contextualiser en fonction de la situation étudiée. En 1968, dans le cadre d'une communication politique, il le modulait de la façon suivante : « Who, with what intentions, in what situations, with what assets, using what strategies, reaches what audiences, with what result ? ». De cette version et dans le cadre de notre étude, nous conserverons la question des intentions et des ressources utilisées, afin d'analyser plus avant les motivations de la bourgeoisie évoquées au début de cette analyse, ainsi que les ressources utilisées au sein du jardin pour obtenir le résultat recherché.

### A. Qui est l'émetteur du message ?

Il s'agit de la classe sociale dominante du Second Empire, la bourgeoisie, dont nous avons défini les contours au début de cette recherche. Plus spécifiquement, dans le cadre de notre sujet, de la bourgeoisie parisienne, habitant la ville transformée par Haussmann et où sont aménagés les nouveaux jardins publics.

### B. Qui est le récepteur du message ?

Comme nous l'avons évoqué, il s'agit du peuple. Il ne suffit cependant pas de le définir en creux, par simple opposition à la bourgeoisie : il importe d'en préciser la nature pour être en mesure de comprendre les motivations de l'émetteur. Cette classe populaire, ce sont les ouvriers, que la bourgeoisie côtoie par la force des choses car elle partage avec eux un territoire commun : la ville de Paris. Même réaménagée par les grands travaux d'Haussmann,

---

<sup>106</sup> Première proposition de diagramme, par Denis McQuail et Sven Windahl in *Communication models for the study of mass communications*, New York, Pearson Education, 1982, p. 10

Paris reste une ville industrielle. A côté de ses artisans traditionnels, la ville a vu naître en son sein, au cours des années 1830 à 1850, une industrie plus lourde. La capitale compte à elle seule le dixième de toutes les machines à vapeur de France et ses faubourgs concentrent l'activité de différentes industries : tannerie au faubourg Saint-Marcel, métallurgie au faubourg Saint-Antoine, mécanique à la Chapelle, raffinerie à la Villette...<sup>107</sup>. Les ex-communes suburbaines, comme les Batignolles et Chaillot, abritent de vastes usines de fabrication dédiées au chemin de fer, d'où sortent des machines à vapeurs, des rails et tout ce qui est nécessaire à cette industrie en plein développement. En outre, le centre de Paris, notamment le quartier du Temple, compte encore 15000 ouvriers à domicile. Même si les travaux de réaménagement ont eu pour effet de chasser la majorité des ouvriers vers la périphérie de la ville - les loyers des nouveaux immeubles n'étant accessibles qu'à la seule bourgeoisie - une partie d'entre eux s'est maintenue dans le centre en s'entassant dans les logements non-rénovés des rues adjacentes aux grands boulevards. Bourgeoisie et classe ouvrière se côtoient donc, tout en appartenant à deux mondes séparés.

### C. Quelles sont les intentions de l'émetteur ?

La bourgeoisie ne peut donc ignorer les conditions de vie extrêmement précaires des ouvriers, que l'administration classifie comme « individus dont la consommation est restreinte aux objets essentiels à la vie et circonscrite ordinairement par l'économie la plus étroite »<sup>108</sup>. La bourgeoisie considère ainsi les ouvriers avec condescendance et mépris. En témoigne l'attitude à adopter dans l'espace public selon les manuels de savoir-vivre bourgeois : « S'il pleut, et que l'on se trouve sans le secours de son parapluie, il est possible de demander à s'abriter sous celui d'un autre passant, à condition cependant que sa mise ne s'y oppose pas... car il serait déplacé de s'adresser aux gens de très basse classe ; dans la situation inverse, si l'un de ceux-là réclame, il faut en revanche l'accueillir avec aménité »<sup>109</sup>. Ou encore le fonctionnement du Conseil des Prud'hommes à Paris, où l'on donne la prééminence aux « représentants des maîtres » car « si les maîtres ne sont pas parfaits, les ouvriers le sont beaucoup moins »<sup>110</sup>. Selon Adeline Daumard, une barrière sépare la bourgeoisie du peuple, barrière que « les bourgeois édifient avec d'autant plus de

---

<sup>107</sup> Auguste Chevalier, *Du déplacement de la population : de ses causes, de ses effets, des mesures à prendre pour y mettre un terme : ville de Paris*, Chaix Ed., 1850, p. 15

<sup>108</sup> Mémoire présenté par le Sénateur-préfet de la Seine au Conseil municipal, 1859

<sup>109</sup> Adeline Daumard, *op. cit.*

<sup>110</sup> *Ibid.* p. 284

persévérance qu'ils sont plus près de ceux avec lesquels ils ne veulent pas être confondus, et que les ouvriers sentent »<sup>111</sup>. Pour autant, la bourgeoisie fait « œuvre de bienfaisance », considérant qu'elle est en position de faire des choix, contrairement à un peuple réduit à la passivité de par sa condition et qu'il lui faut donc guider. Elle favorise le développement de cours publics gratuits pour adultes, qui dispensent des règles de vie, de morale et d'instruction élémentaire. Il lui apparaît « nécessaire de répandre les saines doctrines chez les gens de la dernière classe du peuple, qui n'ayant pas le loisir de réfléchir, reçoivent des hommes éclairés l'impulsion qui doit les diriger »<sup>112</sup>. Cette générosité apparente procède d'une inquiétude fondamentale : celle de voir un peuple non-éduqué, vivant dans la débauche, l'immoralité et s'adonnant à l'excès pour oublier sa misère, se révolter et détruire l'ordre social nécessaire à la conduite de ses affaires. Parallèlement à la révolution industrielle, le XIX<sup>e</sup> siècle voit en effet naître la peur d'une classe populaire vue comme ontologiquement déviante, la « grande peur d'une plèbe qu'on croit tout ensemble criminelle et séditeuse »<sup>113</sup>, selon la formule de Michel Foucault, « [ce] mythe d'une classe barbare, immorale et hors la loi qui, de l'Empire à la Monarchie de Juillet hante le discours des législateurs ou des enquêteurs de la vie ouvrière », une « classe dégradée par la misère dont les vices opposent comme un obstacle invincible aux généreuses intentions qui veulent la combattre »<sup>114</sup>. Lors de la Révolution de 1830, le *Journal des débats* met ainsi en garde contre « la montée des prolétaires dans la société moderne », en l'assimilant à « celle des barbares dans l'Empire romain », suscitant alors une telle inquiétude qu'il doit tempérer la portée de ses propos quelques jours plus tard en précisant : « Les ouvriers sont hors de la société politique, ce sont des barbares des sociétés modernes, barbares plein de courage et d'énergie comme leurs devanciers, qui doivent apporter à notre société leur force de vie : le maintien de la société actuelle par l'amélioration du sort des classes inférieures, tel est le problème à résoudre »<sup>115</sup>. Quinze ans plus tard, pour l'économiste Léon Faucher, le cœur du problème reste toujours cette intégration des classes populaires dans la cité, afin d'éviter qu'elles ne développent vis à vis des classes supérieures un ressentiment qui pourrait conduire à une nouvelle révolution : « La classe moyenne occupe aujourd'hui les mêmes positions que la noblesse autrefois » écrit-il, « elle ne les occupe qu'à condition d'élever peu à peu près d'elle les classes inférieures [...] Si elle n'est pas un

---

<sup>111</sup> Adeline Daumard, *Les bourgeois de Paris au XIXe siècle*, Paris, Flammarion, 1970, p. 282

<sup>112</sup> *Ibid.*

<sup>113</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 2014, p. 311.

<sup>114</sup> Michel Foucault, *op. cit.*

<sup>115</sup> *Ibid.* p. 284

instrument de progrès, elle manque à ses destinées, elle a un autre 1789 en perspective »<sup>116</sup>. Cet état d'esprit imprègne encore la bourgeoisie parisienne au Second Empire. Si elle ne craint plus cet extrême, elle redoute encore les crises susceptibles d'être provoquées par les ouvriers, crises qui perturberaient le bon fonctionnement du marché, ainsi que les comportements déviants d'une classe paupérisée. Elle cherche à briser la chaîne causale « pauvreté – dissipation – paresse – ivrognerie – vice – vol – crime »<sup>117</sup> et garantir l'ordre social en diffusant les valeurs bourgeoises d'ordre, de bonne tenue et de sobriété auprès de la classe ouvrière.

S'ajoute à cette nécessité, celle, encore plus pragmatique, d'avoir une main d'œuvre en « bon état » c'est-à-dire des ouvriers sains et capables, pour faire fonctionner ses usines et favoriser le développement industriel source de son profit. La grande étude menée par Villermé<sup>118</sup>, dix ans avant le Second Empire, rapportant sur 900 pages l'état physique et moral désastreux de la classe ouvrière dans l'industrie textile, étude dont toute la presse s'était fait l'écho, a en effet profondément marqué les esprits<sup>119</sup>. Depuis, les économistes et réformateurs sociaux continuent à étudier le problème et la transmission des valeurs bourgeoises à la classe ouvrière doit contribuer à fournir à la bourgeoisie une main d'œuvre opérationnelle.

#### D. Quel est le canal de transmission du message ?

Le message que la bourgeoisie cherche à communiquer au peuple est transmis par le biais des jardins haussmanniens, souhaités par un Empereur particulièrement marqué par l'exemple des jardins anglais pendant son exil à Londres. Pour Napoléon III, comme l'écrit Haussmann dans ses *Mémoire*, les jardins constituent un canal d'influence propre à améliorer les mœurs de la classe ouvrière : « Pendant son très long séjour en Angleterre, l'Empereur a été frappé du contraste de la bonne tenue des squares de Londres, et de l'état sordide que présentent les bouges où les familles d'ouvriers vivent entassées. Il y a vu une sorte de protestation muette, auprès des jeunes générations, contre les mauvaises habitudes, protestation qui doit amener un changement de ces habitudes, l'amélioration graduelle des mœurs des classes laborieuses, qui doit exercer une influence morale sur les masses et les

---

<sup>116</sup> Cité par Adeline Daumard, in *Les bourgeois de Paris au XIXe siècle*, Paris, Flammarion, 1970, p. 284.

<sup>117</sup> Michel Foucault, op. cit., p. 326

<sup>118</sup> *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les fabriques de coton, de laine et de soie*, 1840

<sup>119</sup> Adeline Daumard, op. cit., p. 325

attirer finalement au bien »<sup>120</sup>. A la demande de l'Empereur, le Service des Promenades et Plantations construit donc un réseau de jardins qui s'étend sur toute la ville de Paris afin de toucher l'ensemble de la classe ouvrière. A la création des deux parcs, Montsouris et Buttes-Chaumont, s'ajoute celle de 24 squares – au moins un par arrondissement, selon les directives données par Napoléon III à Haussmann – afin de quadriller la totalité du territoire, de faire des jardins un canal de diffusion de proximité et par là-même un outil de communication de masse. Stratégiquement, la construction des deux parcs s'effectue au sein des quartiers les plus malfamés de la ville, afin d'y placer les outils d'influence les plus puissants. Avant la création du parc, les Buttes-Chaumont sont un lieu désert « occupé en partie par des dépotoirs et des abattoirs en plein vent, repaire du rebut de la population parisienne, et véritable coupe-gorge où il est impossible de s'aventurer après le coucher du soleil »<sup>121</sup>. Le quartier adjacent au parc Montsouris, le Petit-Montrouge, est du même acabit. Déjà sous la Monarchie de Juillet, le nombre de cabarets, d'auberges et d'établissements de jeux de hasard y attirait tellement de malfaiteurs que le préfet de police s'était résolu, fait exceptionnel, à le doter de son propre commissariat. De tels désordres agitaient en permanence la rue de la Tombe-Issoire - que des marchands de vins bordaient sur ses deux côtés - que les habitants avaient fait parvenir au préfet une pétition pour qu'un poste militaire y soit établi. Soutenus par le conseil municipal, qui évoquait la nécessité de rétablir « la sûreté d'un quartier devenu très peuplé et théâtre de nombreuses querelles »<sup>122</sup>, ils avaient finalement obtenu gain de cause, mais cela n'avait pas suffi à enrayer les désordres de ce quartier.

E. Quel est précisément le contenu du message ?

F. Quelles ressources le véhiculent au sein du canal de transmission ?

Les différentes parties qui composent le message, les valeurs de la bourgeoisie, étant indissociables des ressources qui les véhiculent au sein du jardin, nous les analyserons ensemble. Quelles sont donc les différentes valeurs que la bourgeoisie cherche à inculquer au peuple, et comment le jardin les transmet-il, de façon concrète ? La propreté, la « bonne tenue », le respect de l'ordre, constituent des valeurs clés que la bourgeoisie tient en haute considération et auxquelles elle cherche à familiariser le peuple. Viennent ensuite

---

<sup>120</sup> Georges-Eugène Haussmann, *Mémoires du Baron Haussmann, Grands travaux de Paris*, Neully-sur-Seine, G. Durier, 1979, p. 239.

<sup>121</sup> Charles Wanderer, « Le parc des Buttes-Chaumont », *Revue Horticole*, 1882, p. 402

<sup>122</sup> D2Z 5, p. 1049, AP

l'importance de la famille, de la stabilité du foyer, et enfin le sentiment d'appartenance à une société profitable à tous de par sa modernité. De prime abord, on pourrait penser que c'est la bourgeoisie elle-même, qui par sa présence au sein des jardins, donne l'exemple de ses valeurs au peuple, par son comportement. Il n'en est rien. C'est bien le jardin lui-même qui diffuse ces valeurs, car la bourgeoisie ne fréquente pas les parcs des Buttes-Chaumont et de Montsouris, jugés trop excentrés par rapport aux quartiers où elle réside, soit essentiellement le centre de Paris (rue de Rivoli, Chaussée d'Antin...) et le quartier Malesherbes, où elle a construit ses fastueux hôtels particuliers tout autour du parc Monceau. C'est ce parc, créé au XVIII<sup>e</sup> siècle et entièrement rénové selon les principes d'aménagement haussmannien, qui devient rapidement son jardin de prédilection (ill.24). Un soin particulier y est apporté, nous l'avons vu, à la décoration florale, et Davioud, architecte des Promenades, le dote d'une somptueuse grille dorée en parfait accord avec le goût ostentatoire de la bourgeoisie. C'est donc ici, ainsi qu'au bois de Boulogne, que la bourgeoisie vient se montrer. Les squares quant à eux connaissent une forte fréquentation populaire, rebutant ainsi la bourgeoisie qui s'en détourne : « La redingote n'y fait que passer, la blouse s'y installe »<sup>123</sup> écrit Victor Fournel. Le peuple n'a donc pas sous les yeux l'exemple de la bourgeoisie pour s'imprégner de ses valeurs. Plusieurs ressources au sein même du jardin permettent cependant à celui-ci de transmettre les valeurs de la bourgeoisie même en son absence : son aménagement végétal, ses édifices, et son personnel de surveillance. Le jardin agit sur deux modes, complémentaires. D'une part, par imprégnation visuelle, de façon indirecte et répétée à chaque fois que le promeneur s'y rend, sur le modèle de la « seringue hypodermique » de Lasswell, selon lequel le média injecte son message dans le corps social comme le ferait une seringue dans le corps humain. D'autre part, de façon directe, par l'intervention des gardiens qui réprimandent les promeneurs en cas de non-respect du règlement des Promenades.

Les valeurs clés que sont la propreté physique et son corollaire, la propreté « morale », c'est-à-dire la vertu, sont avant tout transmises par l'entretien du jardin. Le jardin haussmannien bénéficie en effet d'un entretien poussé à l'extrême. Tous les jours, les pelouses sont passées à la tondeuse, avec un soin tout particulier apporté à leur bordure de sorte qu'aucun brin d'herbe ne dépasse des arceaux qui les entourent. A l'intérieur des pelouses, la tondeuse est passée de façon tout aussi minutieuse autour des massifs d'arbustes et des corbeilles de fleurs. Afin de faciliter cette tâche quotidienne, les ingénieurs, lors de la

---

<sup>123</sup> Victor Fournel, *Esquisses et croquis parisiens. Petite chronique du temps présent*, Paris, 1876, p. 92

création de ces compositions végétales, ont choisi des formes ovales très simples, sans fioritures, car il est beaucoup plus simple de couper le gazon autour de formes aux contours nets. Enfin, pour ne pas entacher la propreté de l'ensemble du jardin, on masque les endroits peu accessibles à l'entretien du gazon, comme certaines pentes le long des clôtures, en y plantant des arbustes. Les allées, macadamisées, sont elles aussi soigneusement entretenues, on veille à ne pas y laisser le moindre trou, le moindre accident. Cet entretien soigneux confère au jardin sa propreté, qui allant de pair avec l'hygiène, est une valeur primordiale à cette époque, valeur assimilée à un haut degré de civilisation ; cette propreté concerne la ville moderne toute entière - avec son nouveau système d'adduction d'eau potable et d'évacuation des eaux usées -, les rues, les immeubles, les jardins, jusqu'aux vêtements. Dans le domaine vestimentaire, l'exigence de propreté, qui nécessite une attention constante, constitue la marque d'un certain niveau de vie ainsi que d'une certaine forme d'éducation, ceux de la bourgeoisie. L'aménagement soigné du jardin incite donc l'ouvrier à soigner son hygiène corporelle ainsi que « sa mise », suivant par là même le modèle bourgeois. Selon Philippe Perrot, « une correspondance s'établit entre physique et moral : ce qui est propre est également honnête et vertueux. La propreté est à l'égard du corps ce qu'est la décence dans les mœurs »<sup>124</sup>. Une personne propre, à l'apparence soignée, passe donc pour vertueuse et digne de confiance. La propreté s'identifie comme une marque du « moralement correct » et inspire le respect : « Les organes, entretenus dans un état de fraîcheur, ont un jeu plus facile : les idées de décence, les habitudes d'ordre deviennent plus familières à la jeunesse ; la vigilance, la modération, la retenue sont nécessairement en exercice ; l'esprit est mieux disposé au travail, et le commerce de la vie est rendu agréable. Cette qualité attire la bienveillance et, comme elle offre une image sensible de la pureté intérieure, elle est regardée comme une marque d'égard et jugée digne de considération »<sup>125</sup>. De la même façon, un jardin propre, à l'entretien soigné, transmet au peuple des valeurs d'honnêteté et de vertu. De la vertu découle naturellement un comportement décent, la « bonne tenue », caractéristique essentielle du comportement bourgeois. Ainsi, dans un espace propre, les comportements sociaux ne peuvent être que moralement corrects. On peut dresser un parallèle avec l'industrie de la confection, qui participe de la même mission, en donnant au travailleur la possibilité d'être « convenablement mis ». C'est pour l'ouvrier un commencement de la moralité et une

---

<sup>124</sup> Philippe Perrot, *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie*, cité in Luisa Limido, *L'art des jardins sous le Second Empire*, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873), Champ Vallon, 2002, p.142

<sup>125</sup> R. P. Huguot, *Délassements permis aux personnes pieuses appelées à vivre dans le monde*, cité in Philippe Perrot, *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie*, Paris, 1981, pp. 229-230.



étape supplémentaire pour garantir l'ordre social : « En détournant l'ouvrier économe dans ses intentions de s'habiller chez le fripier, en l'orientant vers l'étalage du grand magasin pour qu'il achète au prix marqué son vêtement tout fait, on le fait accéder à l'univers d'une consommation qui est aussi une mise en forme, une orthopédie mentale, par l'intériorisation de certaines normes du code vestimentaire bourgeois, comme la « correction », ou la « respectabilité », dont les prolongements idéologiques ne peuvent que profiter au contrôle social »<sup>126</sup>. La transmission de cette « bonne tenue » passe également par l'intervention des gardes en cas de non-respect du règlement. Le Règlement intérieur des Promenades, « affiché d'une manière très-apparente dans chacune des promenades »<sup>127</sup> rappelle aux promeneurs qu'ils doivent avoir une tenue vestimentaire correcte et un comportement décent. L'article 2 stipule : « L'entrée des squares et jardins sera formellement interdite à toute personne en état d'ivresse, ou d'une mise inconvenante [...] Les gardes veilleront à ce que la décence et les bonnes mœurs soient rigoureusement observées »<sup>128</sup>. Cette insistance sur la « bonne tenue » va jusqu'au contrôle de la posture corporelle, avec l'interdiction de dormir dans les jardins, le corps relâché dans le sommeil étant assimilé au relâchement moral. Jules Clarétie, journaliste chroniqueur de la vie parisienne de l'époque, en témoigne : « Ce square est plein de respectabilité. J'y ai entendu un des gardiens, ex sous-officier décoré et médaillé [...] réveiller un ouvrier assoupi sur un banc en le sermonnant : "On ne dort pas ici !" »<sup>129</sup>. Le recrutement de certains gardiens parmi d'ex-militaires ainsi que l'exigence extrême concernant la posture renvoient au dressage du corps, à la discipline. Ils font entrer le jardin dans le champ des institutions que Michel Foucault qualifie de disciplinaires – comme la caserne, l'école, l'atelier, l'hôpital, la prison... - dans *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Le jardin habitue l'ouvrier à la discipline, pour qu'il la fasse sienne, l'intègre assez profondément pour la reproduire à l'usine et dans son mode de vie en général. Le Règlement des Promenades interdit aussi aux promeneurs de « toucher, en aucune manière, aux fleurs et arbustes, non plus qu'à tout ouvrage dépendant de la promenade, [de] détériorer ou effeuiller les arbres, ou de marcher sur les gazons, de monter sur les rochers ou de descendre sur les berges et talus des pièces d'eau » ou de « se livrer à aucun jeu de nature à causer une quelconque dégradation ». Ainsi le peuple, obligé de respecter des interdictions de toutes sortes et des

---

<sup>126</sup> Philippe Perrot, *op. cit.*, p. 134

<sup>127</sup> Règlement des promenades intérieures, *Recueil des actes administratifs de la préfecture et de la préfecture de police de la Seine*, 1868, p. 432-434

<sup>128</sup> *Op.cit.*,

<sup>129</sup> Jules Claretie, « *Les places publiques, les quais et les squares de Paris* », in Paris Guide, Paris, Lacroix Ed., 1867, p. 1410

règles de bonne tenue lorsqu'il fréquente les jardins, prend de bonnes habitudes et s'habitue progressivement à l'ordre. On peut mesurer l'importance accordée au maintien de l'ordre à la gravité des sanctions encourues par les promeneurs en cas d'infraction au règlement, ainsi qu'à l'étendue du pouvoir conféré aux gardes pour le faire respecter. En effet, l'article 8 stipule : « Toute infraction aux dispositions du présent règlement sera constatée par un procès-verbal qui sera déféré aux tribunaux compétents, pour l'application de la peine encourue » : transgresser le règlement intérieur des jardins conduit donc directement devant les tribunaux. L'article 9 précise : « En cas de résistance aux injonctions adressées ou de déclarations suspectes, les gardes conduiront [...] les contrevenants chez le commissaire de police » : les gardes apparaissent investis d'un pouvoir de force publique par le truchement du recours à la police et toute discrétion leur est laissée quant à l'interprétation des réactions des promeneurs, par l'emploi de l'obscur terminologie « déclarations suspectes ». Les *Instructions générales pour le Service des Gardes des Promenades de Paris*<sup>130</sup>, ouvrage qui définit les missions, la tenue vestimentaire et l'attitude des gardes, témoigne également de l'importance de faire des jardins un environnement vertueux afin que le peuple les fréquentant s'en imprègne. Tout ce qui est susceptible de troubler l'ordre ou la vertu doit être éliminé du jardin. Une des missions des gardes consiste ainsi à « expulser des Promenades, sans bruit et sans scandale, les ivrognes, les vagabonds, les souteneurs et les filles publiques ». On note qu'il ne s'agit pas seulement d'éliminer tout élément perturbateur, mais aussi d'y parvenir « sans bruit et sans scandale ». Discrétion indispensable pour à la fois minimiser la visibilité de l'élément perturbateur et éviter que l'intervention des gardes ne vienne elle-même perturber l'ordre régnant au sein du jardin. Les gardes doivent en outre « signaler chaque jour, par des rapports spéciaux, remis aux brigadiers [...] tout ce qui leur paraît contraire à l'ordre, à la bonne tenue », afin que l'administration puisse apprécier l'évolution du comportement des promeneurs. Par ailleurs, l'apparence et l'attitude des gardes, en tant que représentants de l'autorité, doivent être irréprochables en tous points, pour avoir valeur d'exemple aux yeux des promeneurs et véhiculer eux aussi, en tant qu'élément du jardin, ces valeurs de propreté et de bonne tenue. Ainsi, les gardes sont assujettis au port d'un uniforme qu'il leur incombe « d'entretenir soigneusement » et leur coupe de cheveux se doit d'être... aussi bien entretenue que les pelouses du jardin : « Les cheveux doivent être coupés courts, surtout par derrière, et

---

<sup>130</sup> *Instructions générales pour le Service des Gardes des Promenades de Paris, Paris, préfecture du département de la Seine, Ville de Paris, 1868, 23 p.*

ne jamais former aucunes touffes ni aucunes boucles ». Il leur est « recommandé d'apporter dans leur mission autant de tact que de fermeté, d'exercer la surveillance avec vigilance mais sans cris ni menaces, car les agents doivent toujours parler au public avec la plus grande politesse, et inspirer, par leur bonne tenue, leur calme et leur modération, la considération et la confiance dues à l'autorité qu'ils représentent ». Il leur est enfin formellement interdit d'accéder aux cafés des promenades lorsqu'ils sont en uniforme mais également en dehors de leurs heures de service, lorsqu'ils sont « en civil », afin « de ne pas donner à voir l'autorité publique dans une attitude de relâchement ».

Une autre valeur prégnante pour la bourgeoisie réside dans l'importance de la famille et de la stabilité du foyer. Selon Adeline Daumard, pour la bourgeoisie, toute l'existence tourne autour de la cellule familiale, des intérêts du foyer, clé de voûte du modèle de réussite économique et sociale bourgeois. « Avant d'être un individu, le bourgeois parisien est l'homme d'une famille »<sup>131</sup>. D'après les déclarations faites à l'Enregistrement de l'Etat civil, le mariage est la règle (90% de la population bourgeoise) tout comme l'endogamie. La famille et les affaires présentent des liens très étroits et le mariage constitue une « étape stratégique », les alliances étant à la fois matrimoniales et financières. La cellule familiale, composée du couple et d'un ou deux enfants maximum, reste la préoccupation principale jusque dans les testaments dans lesquels « quand les pères donnent des directives spirituelles ou morales à leurs enfants, ils insistent uniquement sur les vertus familiales et privées »<sup>132</sup>. *Le Journal des Débats* constate : « Dans les sociétés modernes, l'homme est plus important que le citoyen, l'individu et la famille tiennent dans la vie plus de place que l'Etat »<sup>133</sup>. Pour la bourgeoisie, un foyer stable participe au maintien de l'ordre social et l'ouvrier, jugé par nature porté au vagabondage, délaissant son foyer pour des plaisirs de débauche, ne vivant qu'à court terme et dans l'excès, doit être éduqué aux valeurs familiales : « Inciter le pauvre, si dangereusement indolent et indocile, à quelque bien-être raisonnable, n'est-ce pas faciliter sa domestication ? Chercher à lui faire goûter la sensation salutaire d'une vie maîtrisée, l'amener à des plaisirs réglés, familiaux, à soigner l'éducation de ses enfants, n'est-ce pas transformer bientôt son « taudis » en « foyer » et le transformer lui-même en « chef de famille », responsable et prévoyant ? »<sup>134</sup>. Si le comportement raisonnable et prévoyant du « chef de famille » reste la

---

<sup>131</sup> Adeline Daumard, *Les bourgeois de Paris au XIXe siècle*, Paris, Flammarion, 1970, p. 170.

<sup>132</sup> Adeline Daumard, *op. cit.*

<sup>133</sup> Cité par Adeline Daumard, in *op. cit.*

<sup>134</sup> Philippe Perrot, *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie*, Paris, 1981, p. 107.

clé de la stabilité familiale, l'éducation des enfants joue aussi un rôle important. Ces valeurs familiales se transmettent au sein des jardins par la présence de nombreuses constructions à destination des enfants comme les chalets-bébé, théâtres de marionnettes, les manèges... Celles-ci doivent inciter les ouvriers à y amener leurs enfants avec eux, afin qu'ils ne soient plus laissés « livrés à eux-mêmes à quelques jeux obscurs »<sup>135</sup>, contribuer ainsi à unir les familles et à garantir la stabilité des foyers. Faire venir les enfants au sein des jardins permet également de leur inculquer, comme aux adultes, les valeurs de bonne tenue, de respect des règles, afin qu'ils grandissent imprégnés de ces valeurs pour devenir à leur tour des ouvriers au comportement décent et de bons chefs de famille.

Enfin, l'exposition du progrès au travers de nombreux éléments du jardin, comme nous l'avons vu précédemment (élément aquatique, plantes exotiques, imitation industrielle des matériaux naturels, mise en valeur du chemin de fer, édifices liés aux sciences, lien avec les expositions universelles...) est destinée à montrer au peuple les capacités de l'homme moderne, afin de susciter en lui un sentiment de fierté d'appartenir à cette société. De ce sentiment d'appartenance doit découler naturellement son adhésion aux règles du groupe, l'incitant à modifier par lui-même son comportement et son mode de vie en conséquence.

## G. Quels sont les effets sur les récepteurs du message ?

Quelle est l'influence sur les classes populaires du message véhiculé par les jardins ? Pour tenter de répondre à cette question, nous aurions pu étudier les documents d'archives, analyser les statistiques des postes de police des quartiers de Montsouris et des Buttes-Chaumont pour essayer d'appréhender si les désordres sociaux avaient diminué suite à l'ouverture des parcs. Néanmoins, la multitude de facteurs socio-économiques interférant dans ce domaine aurait rendu hasardeuse cette analyse de l'impact des jardins. Nous avons donc préféré rechercher des témoignages de contemporains à ce sujet, bien qu'ils soient eux-mêmes forcément subjectifs. Nous n'en avons retrouvé qu'un seul assez éloquent pour être cité ici, celui de Jules Clavé, fonctionnaire des Eaux et Forêts. Il critique le coût que fait peser sur la ville de Paris la surveillance des Promenades, alors même que celle-ci ne lui paraît plus indispensable, au vu de l'amélioration du comportement des ouvriers fréquentant les jardins. En 1870, dans la *Revue des Deux Mondes*, il écrit : « On eût compris ce déploiement de la force publique il y a une quinzaine d'années, alors que le peuple, livré à ses instincts brutaux,

---

<sup>135</sup> Philippe Perrot, *op. cit.*

cherchait dans les plaisirs grossiers l'oubli de ses misères ; mais aujourd'hui qu'il n'en est plus ainsi, aujourd'hui que le peuple sait jouir de la nature et apprécier ce qu'on a fait pour la lui rendre aimable, ne pourrait-on se relâcher de cette surveillance ? On diminuerait ainsi les dépenses considérables dont les plantations de Paris sont l'occasion »<sup>136</sup>. Si les termes péjoratifs utilisés pour décrire le peuple relèvent avant tout d'une vision bourgeoise, ce témoignage reste néanmoins intéressant en ce qu'il rapporte une évolution. Cela peut laisser penser que le dispositif des jardins a atteint son but et influé sur les mœurs de la classe ouvrière... au sein des jardins tout au moins.

Comme nous venons de l'analyser, sous le Second Empire, les jardins publics sont en partie conçus comme un dispositif de contrôle social, par une bourgeoisie cherchant à discipliner des ouvriers qu'elle perçoit comme débauchés, dépourvus de moralité et susceptibles de perturber l'ordre social. On peut parler en ce sens « d'entreprise d'orthopédie sociale »<sup>137</sup>, selon la formule de Michel Foucault, dans *Surveiller et punir, Naissance de la prison*. Pour conclure cette partie en prenant la pleine mesure de cette entreprise, il nous semble intéressant d'analyser brièvement l'évolution d'un de ces jardins, le parc Montsouris, après la chute de l'Empire. En effet, sous la III<sup>e</sup> République les jardins publics se voient dotés d'une nouvelle fonction, celle « d'éducation publique »<sup>138</sup>, entendue au sens d'instruction artistique et morale des citoyens. Celle-ci passe par l'installation de groupes statuaire porteurs de nouvelles valeurs contrastant d'avec celles transmises par la bourgeoisie sous le régime précédent. En 1873, l'inspecteur général des Travaux publics déplore que le parc Montsouris n'en compte encore aucun, et conseille de remédier à cette situation qui empêche le parc de remplir ses fonctions d'éducation. Dans son rapport trimestriel, il écrit : « Nous comprenons qu'il soit nécessaire de mettre de préférence les statues aux endroits où la population est la plus dense, pour que le plus de monde possible jouisse de leur vue, comme au Ranelagh, dont les pelouses sont inondées par un flot de population tous les dimanches », ceci afin que « d'un point de vue populaire, les statues atteignent le but d'éducation publique que l'on poursuit par tous les moyens ; il serait cependant souhaitable de ne pas délaissier des parcs comme celui de Montsouris, car s'il est moins fréquenté les jours ordinaires, la foule s'y

---

<sup>136</sup> Jules Clavé, « Les plantations de Paris », *Revue des Deux Mondes*, 1870, p. 793.

<sup>137</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 2014, p. 342.

<sup>138</sup> Rapport de l'inspecteur général des Travaux Publics, 14 mai 1873, VM 90 407, AP

presse les jours de fête<sup>139</sup>, alors même que le public a tout le loisir nécessaire pour y recevoir des impressions artistiques et morales »<sup>140</sup>. L'appel de l'Inspecteur entendu, le parc se couvre rapidement de nombreux groupes statuaires. Ceux-ci transmettent des valeurs nouvelles de solidarité, de fraternité, de courage et de travail. La solidarité intergénérationnelle et la fraternité sont respectivement représentées par *Le Bâton de vieillesse* et *L'accident de carrière*. *Le Bâton de Vieillesse* (ill.25), installé derrière le Bardo, aujourd'hui disparu, représentait une jeune fille offrant l'appui de son épaule à une vieille femme - sans doute sa mère - peinant à marcher<sup>141</sup>. *L'accident de carrière* (ill.26) raconte le drame d'un ouvrier mort lors de l'effondrement d'une carrière, que ses compagnons de travail portent sur leurs épaules. Le courage est illustré par trois groupes statuaires : le *Monument Flatters* (ill.27), *Le Sauveteur* (ill.28) et *Drame au désert* (ill.29). Le *Monument Flatters*, érigé en mémoire du chef d'une mission de reconnaissance pour l'établissement d'un chemin de fer en Algérie tué par des Touaregs, évoque le courage des explorateurs qui « tentaient d'ouvrir une voie nouvelle à la civilisation [à travers] des régions encore inexplorées »<sup>142</sup>. *Le Sauveteur*, en face du kiosque à musique, montre la bravoure d'un homme tenant dans ses bras une femme qu'il a sauvé de la noyade lors d'un naufrage, tandis que *Drame au désert*, au pied de la butte du Bardo, figure une panthère luttant contre un imposant serpent au venin mortel. Le travail quant à lui était mis en valeur par deux statues, aujourd'hui disparues : *Le Botteleur*, jeune paysan portant des bottes de foin, placé au bord de l'allée du Puits contournant le Bardo, et *La Laveuse* (ill.30), au bord de la cascade où elle battait son linge<sup>143</sup>. A travers ces groupes statuaires destinés à instruire le public et à lui transmettre des valeurs citoyennes, l'évolution du parc confirme bien, en creux, la conception originelle du jardin haussmannien comme seul dispositif de contrôle social. Le jardin haussmannien, sous le Second Empire, ne sert pas à éduquer le peuple mais à le discipliner : loin de le « conduire hors de » [lui] - suivant l'étymologie du verbe éduquer, « educere » - il a pour objectif de le faire « rentrer dans le rang ».

---

<sup>139</sup> Le feu d'artifice du 14 juillet notamment, tiré tous les ans depuis le Bardo, attire une foule plus nombreuse d'année en année

<sup>140</sup> Rapport de l'inspecteur général des Travaux Publics, 14 mai 1873, VM 90 407, AP

<sup>141</sup> Ce groupe n'existe plus : il a été fondu en 1941 en application de la loi votée par le gouvernement de Vichy, portant fonte des statues publiques en vue de la récupération des métaux

<sup>142</sup> F. Monmory, « Monument colonel Flatters au parc Montsouris, à Paris, Par M Ed. Singery, architecte », *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, t. XLII de la collection générale, 1885, p 113

<sup>143</sup> Ces deux statues ont également été fondues en 1941

# Conclusion

Dispositif d'exposition conçu par la bourgeoisie, classe sociale dominante du Second Empire, le jardin public haussmannien affichait une nature ostensiblement artificielle, afin de montrer la maîtrise de la nature par l'homme, et exposait de nombreux éléments signifiant le progrès, valeur fondamentale pour la bourgeoisie. Reflet de son mode de vie, le jardin, équipé de tout le confort nécessaire, comportait de nombreux établissements de loisirs, propres à satisfaire son désir de se divertir. Il exposait une nature décorative et luxueuse, à consommer du regard comme une « marchandise » pour répondre, à l'instar des Grands Magasins, à sa frénésie de consommation. Enfin, il avait également pour but d'inculquer au peuple les valeurs bourgeoises de propreté, de bonne tenue, de respect des règles et de stabilité familiale, valeurs que la bourgeoisie voulait transmettre aux ouvriers afin de prévenir tout désordre et de garantir l'ordre établi. Le jardin, jalonné de signes, transmettait ainsi plusieurs messages, compris à la fois par la bourgeoisie et par les classes populaires. Comme nous l'évoquions, il semble en effet que le jardin ait eu une certaine efficacité en tant que dispositif de contrôle social et pour ce qui est de la bourgeoisie, elle y vit immédiatement le cadre idéal pour assouvir son impérieux désir de paraître, en s'y montrant sous ses plus beaux atours. Il lui devint par exemple rapidement inconcevable de ne pas se montrer au bois de Boulogne pour se pavaner, observer, étaler ses dernières acquisitions en matière de robes, chapeaux, ombrelles, sellerie... « On sait des Parisiennes qui mourraient certainement si elles ne faisaient pas chaque jour une promenade autour du lac » écrivait Amédée Achard, « ce n'est plus pour elles une habitude, c'est un besoin ; elles tournent autour du lac, se regardent, se saluent, se déchirent ; on constate que Mme X... a la même robe verte depuis un mois, que par contre Mme Z... a changé de chapeau sept fois en une semaine »<sup>144</sup>.

La chute du régime impérial en 1870 entraîna le déclin des jardins haussmanniens en tant que dispositifs d'exposition de la bourgeoisie. Nous avons déjà évoqué les ajouts apportés par le gouvernement de la III<sup>e</sup> République au parc Montsouris, témoignant de ce changement. L'esthétique pittoresque des jardins haussmanniens fut cependant entretenue jusqu'à l'entre-deux guerres. En effet, les Républicains, constatant qu'Hausmann avait « entrepris de faire de Paris une ville magnifique et qu'il y avait complètement réussi »<sup>145</sup>, décidèrent d'achever

---

<sup>144</sup> Amédée Achard, « Le bois de Boulogne, les Champs-Élysées, le bois et le château de Vincennes » in *Paris Guide, Tome 2*, Paris, Lacroix ed. 1867, cité in Hervé Maneglier, *Paris Impérial. La vie quotidienne sous le Second Empire*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 155

<sup>145</sup> Alice Thomine-Berrada « Hausmann m'empêche de dormir » Réflexions à propos du mythe du Paris haussmannien », 48-14 *La Revue du Musée d'Orsay*, n°29, 2009

ses grands travaux, en faisant appel à son ancienne équipe. Le président Thiers nomma Alphand, l'ancien ingénieur en chef du Service des Promenades et bras-droit d'Hausmann, Directeur des Travaux de Paris. Tant qu'il régna sur les promenades à travers cette nouvelle fonction, jusqu'en 1891, Alphand s'efforça d'entretenir les jardins tels qu'ils avaient été aménagés sous le Second Empire. L'esthétique des jardins se perpétua ensuite à travers le travail de ses collaborateurs, Jean-Camille Formigé notamment, qui fut l'architecte des Promenades de 1885 à 1920. On constate ensuite un recul de l'esthétique pittoresque des jardins au profit d'autres formes d'aménagement, avec notamment le retour à la tradition du jardin régulier, les expériences d'avant-garde de l'Exposition des arts décoratifs de 1925, ou encore les jardins en rapport avec d'autres disciplines artistiques, comme les jardins « cubistes » ou les « espaces libres plantés » imaginés par Le Corbusier. De façon plus générale, le modèle du jardin haussmannien, jardin moderne conçu pour exalter le progrès, commença à être critiqué rapidement après la chute du régime qui l'avait vu naître. Un changement de paradigme conduisant à considérer le progrès et l'industrialisation comme destructeurs de la nature, ces jardins apparurent comme les lieux d'une nature « dégradée »<sup>146</sup>. Si l'esthétique des jardins haussmanniens existants perdura jusqu'en 1920, elle fut ensuite supplantée, pour la création de nouveaux jardins publics, par la vision d'une nature urbaine fonctionnelle. Répondant au besoin de réintroduire une nature préservée au sein de la ville, la conception des jardins s'orienta vers la création « d'espaces verts ». Ce terme, apparu pour la première fois en 1925, sous la plume de Jean-Claude Nicolas Forestier<sup>147</sup> - architecte paysagiste - dans son ouvrage *Grandes villes et systèmes de parcs*, traduit sur le plan sémantique ce changement de fonction des jardins. A l'opposé de la nature luxueuse des jardins haussmanniens offerte au seul regard, ces nouveaux jardins furent dédiés à l'appropriation par le corps tout entier, à la santé à travers la pratique sportive et leurs vastes espaces consacrés aux jeux des enfants.

Nous nous sommes interrogés sur les manifestations de ce changement de destination des jardins publics - de jardins dispositifs d'exposition aux jardins « espaces verts » - au sein du parc Montsouris. Ayant ouvert notre étude sur l'évocation de ce parc typiquement haussmannien, il nous semble intéressant de la refermer sur une brève analyse de son évolution et de rendre compte de sa réception actuelle par les visiteurs. Qu'est-il advenu des signes qui le jalonnaient à l'époque du Second Empire comme autant de pages d'un livre

---

<sup>146</sup> Luisa Limido, op. cit.

<sup>147</sup> Lotfi Mehdi, Christiane Weber, Francesca Di Pietro et Wissal Selmi, « Évolution de la place du végétal dans la ville, de l'espace vert à la trame verte », *Revue Vertigo*, vol. 2 numéro 12, septembre 2012



ouvert sur les valeurs de la bourgeoisie ? Existents-ils toujours et comment sont-ils perçus aujourd'hui ? Le constat que l'on peut faire est le suivant : l'aménagement structurel du parc a été globalement conservé. Le vallonnement, les allées hiérarchisées, le lac et sa cascade, les escaliers et leurs rampes, le mobilier - bancs, lampadaires, fontaines -, existent toujours sous leur forme originelle. Il en va de même pour quelques constructions, comme la guérite de garde de l'entrée rue Gazan (cf ill.13) et le chalet dit « de l'horloge » (ill.31) qui n'ont pas subi de transformations majeures. Le pittoresque en revanche, caractéristique indispensable à la nature « décorative » des jardins haussmanniens, a largement disparu, suite aux nombreuses modifications opérées après l'entre-deux guerres<sup>148</sup>. Le tunnel qui permettait aux promeneurs d'aller d'un côté à l'autre du parc en passant sous la ligne de chemin de fer de Sceaux a disparu, remplacé par un pont cimenté qui passe au-dessus. Cette modification entraîne une différence de taille quant à la perception du promeneur : à la sortie du tunnel, celui-ci passait de l'obscurité à l'illumination de la vue sur le lac, avec un effet de contraste plaisant que nous transmet encore cette photo prise aux alentours de 1900 (ill.32). Ce pont sur lequel on traverse aujourd'hui a signé la fin du pittoresque à cet endroit du parc. Certaines constructions ont elles aussi subi des transformations les privant de tout leur aspect décoratif. Le kiosque à musique notamment, l'un des édifices les plus pittoresques du parc (ill.33), a fait l'objet de nombreuses modifications qui l'en ont totalement dépourvu : la majeure partie de l'escalier entouré de rochers qui permettait d'accéder à l'intérieur du kiosque a été retiré ; les élégantes rambardes à succession d'arcs cintrés remplacées par de simples barrières-grilles ; enfin, l'espace végétal entourant le kiosque ainsi que l'abondante vigne vierge habillant toute sa partie supérieure ont eux aussi été enlevés, laissant sa carcasse métallique à nu (ill.33 bis). Tant que Jean-Camille Formigé, ancien collaborateur d'Alphand, officiait en tant qu'architecte des Promenades, il avait empêché toute modification qui aurait enlevé au kiosque son aspect pittoresque. Ainsi en 1896, quand les promeneurs avaient demandé au Service des Promenades de supprimer les pelouses entourant le kiosque afin de pouvoir s'en rapprocher lors des concerts, il avait refusé, acceptant seulement de les réduire en laissant une « bande de gazon assez large au centre, plantée d'un massif de fusains pour un effet plus harmonieux, car le kiosque, de dimensions considérables, aurait été d'un moins bel aspect s'il n'était accompagné de quelques plantes et arbustes »<sup>149</sup>. Il avait ainsi pu satisfaire en partie la demande du public tout en préservant l'aspect esthétique de la promenade. L'exemple du

---

<sup>148</sup> Nous n'avons pas de certitudes sur la date de ces modifications, mais n'en avons retrouvé aucunes traces dans les archives pour la période étudiée jusqu'en 1920, ce qui confirme la volonté de préserver le pittoresque des promenades jusqu'à ce moment.

<sup>149</sup> Rapport de l'architecte des promenades à l'ingénieur en chef, 7 mai 1896, TB 118, AP

kiosque montre bien à quel point le souci du décoratif, encore présent à cette époque, a par la suite complètement disparu, celui-ci étant devenu purement fonctionnel. Le Pavillon du Lac fut lui aussi l'objet d'une lutte acharnée de Formigé contre des demandes de modifications qu'il jugeait contraires à l'aspect décoratif du bâtiment. S'il avait accepté l'ajout d'un auvent, proposé par l'architecte du concessionnaire du pavillon, au motif qu'il « présentait un aspect décoratif en rapport avec la Promenade »<sup>150</sup> (ill.34), il rejeta ensuite toutes les demandes de modifications ultérieures, car le concessionnaire voulait les faire concevoir – à plus bas prix – non pas par un architecte mais par un « simple entrepreneur n'ayant pas le goût nécessaire pour donner à la construction le cachet élégant qu'on demandait dans les promenades »<sup>151</sup>. Formigé avait ainsi réussi à préserver le pittoresque du bâtiment, aujourd'hui amoindri par une terrasse couverte dont l'esthétique diffère du reste de la construction (ill.34bis). Le Palais du Bardo, édifice de première importance pour l'aspect décoratif du jardin, n'existe plus, disparu dans un incendie lors de travaux de rénovations en 1991. Tous ces changements ont considérablement altéré l'aspect pittoresque du parc. Le seul endroit où celui-ci est aujourd'hui préservé se situe au niveau de la cascade et du belvédère. Les faux-rochers y sont encore présents et l'allée qui contourne la cascade ainsi que l'escalier menant au belvédère conservent leurs rambardes en ciment armé imitation bois. Néanmoins, l'unité d'ensemble de cette zone est rompue, le chemin de la cascade ne faisant plus comme autrefois écho au pittoresque du kiosque et du tunnel débouchant sur le lac. Du pittoresque, de la nature décorative propre aux jardins haussmanniens, il ne reste donc aujourd'hui qu'une partie. Ces vestiges d'une nature artificielle exaltant fièrement en son temps la maîtrise de la nature par l'homme et le progrès technique, qu'inspirent-ils au promeneur actuel ? Que comprend-il en voyant ces éléments ? Si le temps nous a manqué pour conduire une enquête auprès des promeneurs, nous avons cependant pu l'appréhender à travers certaines phrases - entendues près des rambardes en ciment imitation bois - telles que « Non mais qu'est-ce que c'est moche ce béton des années 80' », ou encore « C'est vraiment kitsch cette barrière en faux bois là ». Erreur d'époque, signes indéchiffrables. Ces deux phrases résument la perte de signification des éléments exposés dans le parc. Ce qui constituait à l'époque des signes forts, interprétables par tous les visiteurs, ne fait plus sens aux yeux du promeneur d'aujourd'hui. Cette nature artificielle, produit d'une époque révolue, ne transmet plus aucun message. Enfin, la fonction de dispositif de contrôle social du jardin a également disparu, laissant place à une appropriation du parc par les promeneurs. Ceux-ci s'y comportent à leur gré, marchent,

---

<sup>150</sup> Avis de l'architecte des promenades, Formigé, 30 août 1897, VM 90 407, AP

<sup>151</sup> Rapport de l'architecte des promenades, Formigé, 2 juillet 1908, VM90 407, AP

s'assoient, dorment sur des pelouses que le règlement intérieur n'interdit plus, dans une quasi-absence de surveillance. D'une nature à contempler à une nature d'usage, le jardin haussmannien est aujourd'hui dépourvu, sur tous les plans, de la signification dont ses concepteurs du Second Empire l'avaient dotée.

# Bibliographie

- ABOUT Edmond, *La Revue Horticole*, 1859, 32 p.
- ABOUT Edmond, *Le Progrès*, Paris, 1865, 41p.
- ALPHAND, Adolphe, *Les Promenades de Paris. Histoire, description des embellissements, dépenses de création et d'entretien des bois de Boulogne et de Vincennes, Champs-Élysées, parcs, squares, boulevards, places plantées : étude sur l'art des jardins et arboretums*, Connaissance et mémoires, Paris, 2002, 188 pp. (1ère éd., Paris, J. Rothschild Editeur, 1867-1873, 2 vol. (texte, recueil des planches), 246 p.
- ALPHAND, Adolphe, Baron ERNOUF, *L'art des jardins : parcs, jardins, promenades : étude historique, principes de la composition des jardins, plantations : décoration pittoresque et artistique des parcs et jardins publics : traité pratique et didactique*, Paris, J. Rothschild Editeur, 1868, 364 p.
- ANDRE, Edouard :
- « L'art des jardins », *Revue Horticole*, 1895, p. 186 – 191
  - « Les ponts rustiques », *Revue Horticole*, 1882, p. 466
  - « Les jardins de Paris », *Revue Horticole*, 1872, p.340
  - *L'art des jardins. Traité général de la composition des parcs et jardins*, Paris, GMasson, 1879, 888 p.
- BARILLET, Ferdinand, « Le parc de Montsouris », *Revue Horticole*, 1877, p. 452
- « Du tracé des allées », *Revue Horticole*, 1870, p. 98
- BONAT Théodore, *Tracé et ornementation des jardins d'agrément*, Paris, 1859, 316 p.
- BRADDOCK Richard, « An Extension of the “Lasswell Formula » », *Journal of Communication*, Volume 8, Issue 2, June 1958, pp. 88–93
- CALONNE (de) Alphonse, « Les transformations de Paris », *La Revue Contemporaine*, mai-juin 1866, p. 740
- CHEVALIER Auguste, *Du déplacement de la population : de ses causes, de ses effets, des mesures à prendre pour y mettre un terme : ville de Paris*, Chaix Ed., 1850
- CHOAY, Françoise, « Haussmann et le système des espaces verts parisiens », *Revue de l'Art*, 1975, n° 29, pp. 83-99
- CLAVE Jules, « Les plantations de Paris », *Revue des Deux Mondes*, février 1870, p. 793.
- CONAN Michel, *Dictionnaire historique de l'art des jardins*, Paris, Hazan, 1997, 464 p.
- DANSETTE Adrien, *Le Second Empire, tome 3 : Naissance de la France moderne*, Paris, Hachette, 1976, 397 p.
- DAUMARD Adeline, *Les bourgeois de Paris au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1970,
- DE MONCAN, Patrice, *Paris, les jardins d'Haussmann*, Paris, Ed. du Mécène, 2009, 144 p.
- *Paris, Avant / Après : 19<sup>e</sup> siècle / 21<sup>e</sup> siècle*, Paris, Ed. du Mécène, 2010, 452 p
- DOULLAY, C.-P., « Le Parc des Buttes-Chaumont », *L'Illustration*, 18 mai 1867, p. 313-314
- FLAMMARION, Camille, « Le parc de Montsouris, Création d'un observatoire central de physique et de météorologie », *L'Illustration*, 20 février 1869, p 118
- FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 2014, 354 p
- FOURNEL Victor, *Esquisses et croquis parisiens Petite chronique du temps présent*, Paris, 1876, 476p
- FREGIER Honoré-Antoine, *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes et des moyens de les rendre meilleures, Tome 2*, Paris, Baillière, 1840, 454 p
- GONCOURT (de) Edmond et Jules, *Journal des Goncourt : Mémoires de la vie littéraire, Tome 1*, 22 février 1857, Paris, Charpentier, 1891, p. 170.
- GROUD, Guénola, IMBERT, Daniel, Catalogue de l'exposition « Quand Paris dansait avec Marianne – 1789 – 1889 », Paris, musée du Petit Palais, 10 mars – 27 août 1989, p. 277
- HAUSSMANN, Georges-Eugène :
- *Mémoires du Baron Haussmann, Grands travaux de Paris*, Neuilly-sur-Seine, G. Durier, 1979, 2 vol., 256 p. ; 320 p. (1ère éd. Paris, V. Havard, 1890-93, 3 vol.)
  - *Premier Mémoire sur les eaux de Paris*, 1854, 232 p
- HAVARD Henry, *L'art dans la maison (grammaire de l'ameublement)*, tome 1, Paris, Rouveyre Ed., 1884, 284 p
- HERVIEU, Louise, *Montsouris*, Paris, éd. Emile-Paul frères, 4<sup>e</sup> éd, 1929, 125 p.

- HEINDERYCKX François, *Une introduction aux fondements théoriques de l'étude des médias*, Editions du CEFAL, 2002 - 84 p.
- HUYSMANS Joris-Karl, *Croquis parisiens*, Paris, Léon Vanier, 1886, 196 p
- LACROIX, VERBOECKHOVEN, *Paris-Guide par les principaux écrivains et artistes de la France*, Paris, Librairie Internationale, 1867, 2139 p. (2 vol.)
- LASSWELL Harold D., *The structure and function of communication in society*, In L. Bryson (Ed.), 1948.
- LIMIDO, Luisa, *L'art des jardins sous le Second Empire, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)*, Champ Vallon, 2002, 288 p.
- MANEGLIER Hervé, *Paris Impérial. La vie quotidienne sous le Second Empire*, Paris, Armand Colin, 1990, 311 p
- MATTELART, Armand, MATTELART Michèle, *Histoire des théories de la communication*, Paris, Découverte, 2004. 123 p
- MCQUAIL Denis et WINDAHL Sven, *Communication models for the study of mass communications*, New York, Pearson Education, 1982, p. 10
- MEHDI Lotfi, WEBER Christiane, DI PIETRO Francesca et SELMI Wissal, « Évolution de la place du végétal dans la ville, de l'espace vert à la trame verte », *Revue Vertigo*, vol. 2 numéro 12, septembre 2012
- MONMORY, F., « Monument colonel Flatters au parc Montsouris, à Paris, Par M Ed. Singery, architecte », *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, t. XLII de la collection générale, 1885, p 112-113 (ill. planche 25)
- MUSEE GALLIERA :
- Catalogue de l'exposition « Sous l'Empire des crinolines (1852-1870) », Paris-Musée, 2008, 210 p
  - Catalogue de l'exposition « De la mode et des Jardins : Au musée Galliera », Paris-musées, 1997, 204 p
- Napoléon III, *Discours, messages et proclamations de l'Empereur*, Paris, H. Plon, 1860
- PERROT Philippe :
- *Le Luxe. Une richesse entre faste et confort (XVIIIe-XIXe siècle)*, Paris, Seuil, 1995, 256 p
  - *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie : une histoire du vêtement au XIXe siècle*, Paris, Complexe Ed., 1981, 344 p
- SAPIENZA Zachary, IYER Narayanan, VEENSTRA Aaron S. « Reading Lasswell's Model of Communication Backward : Three Scholarly Misconceptions », *Mass Communication and Society*, 2015, pp. 599-622
- THOMINE-BERRADA, Alice, « Haussmann m'empêche de dormir » Réflexions à propos du mythe du Paris haussmannien », *48-14 La Revue du Musée d'Orsay*, n°29, 2009
- VACHEROT Jules, *Les Parcs et jardins au commencement du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Doin Ed, 1908, 475 p.
- WANDERER, Charles, « Promenades horticoles dans les jardins publics de paris », *Revue Horticole*, 1882, p. 402 – 404
- YON Jean-Claude, *Le Second Empire, Politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004, 255 p
- ZOLA Emile, *Carnets d'enquêtes. Une ethnographie inédite de la France*, Paris, Plon, 1993, 686 p

## Sources archivistiques

Archives de la Seine et de Paris

**Série D.1K3** : Recueil des actes administratifs de la préfecture et de la préfecture de police de la Seine puis de Paris, un volume par année (1844-2007), Paris, Imprimerie et librairie administrative de Paul Dupont, (vol. VIII.9.1 de l'inventaire des AP)

**Série D.2Z** « Coll. Blondel, topographie de Paris et de la banlieue » Carton 5 : Montsouris

**Série VM 90** (ancienne série 1304W) : Service des Travaux d'Architecture, Promenades et Plantations. Création et aménagement des espaces verts (bois, parcs, jardins et squares) (1825 - 1975) Carton 405 - 407 : « Parc Montsouris » 1858 - 1930

**Tri Briand** : Carton 118 : parc Montsouris

# Bibliographie raisonnée

Baron ERNOUF, *L'art des jardins. Histoire – Théorie – Pratique de la composition des jardins – parcs – squares*, Abbeville, Ed. Paillart, 2003, 2 vol., 219 p. ; 244 p. (1ère éd. Paris, Connaissance et Mémoires, 1868, 2 vol.)

CARON, François, *Histoire des chemins de fer en France 1740-1883*, Paris, Fayard, 1997, 700 p.

CARRIERE, E. A., « Parc des Buttes-Chaumont, *Revue Horticole*, 1867, p. 133 – 34 et p. 156 – 59

CHARGUERAUD, A., « Une promenade dans les jardins publics de paris », *Revue Horticole*, 1893, p. 398 - 400

DE GANAY, Ernest, «Jardins de Paris, », *Larousse mensuel*, avril 1954, n°476, pp. 438-439

GOURDON, Edouard, *Le Bois de Boulogne : histoire, types, mœurs*, Coulon-Pineau, Paris, 1861, 228 p.

JARASSÉ, Dominique, *Grammaire des jardins parisiens, De l'héritage des rois aux créations contemporaines*, Paris, Parigramme, 2007, 271 p.

JOANNE, Adolphe, *Les Environs de Paris illustrés*, Paris, Hachette, 2è éd., 1868, 662 p.

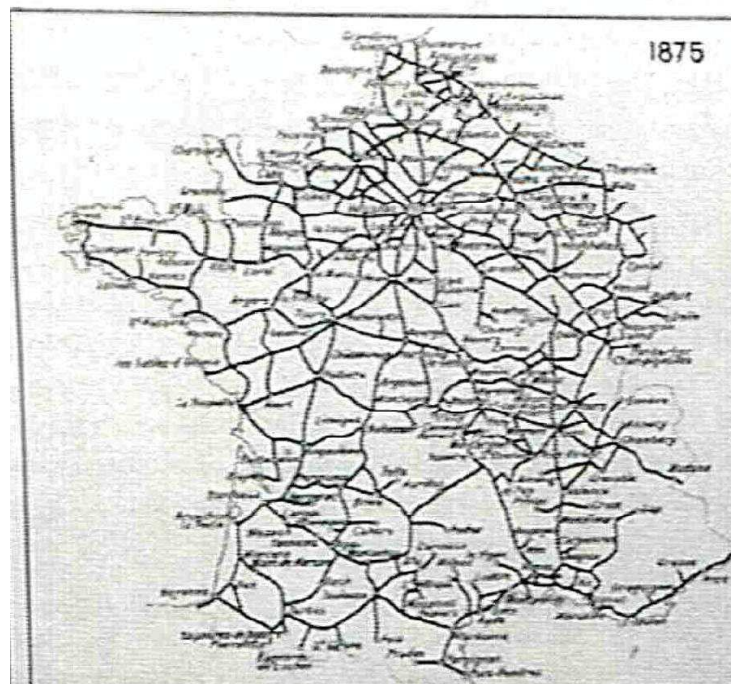
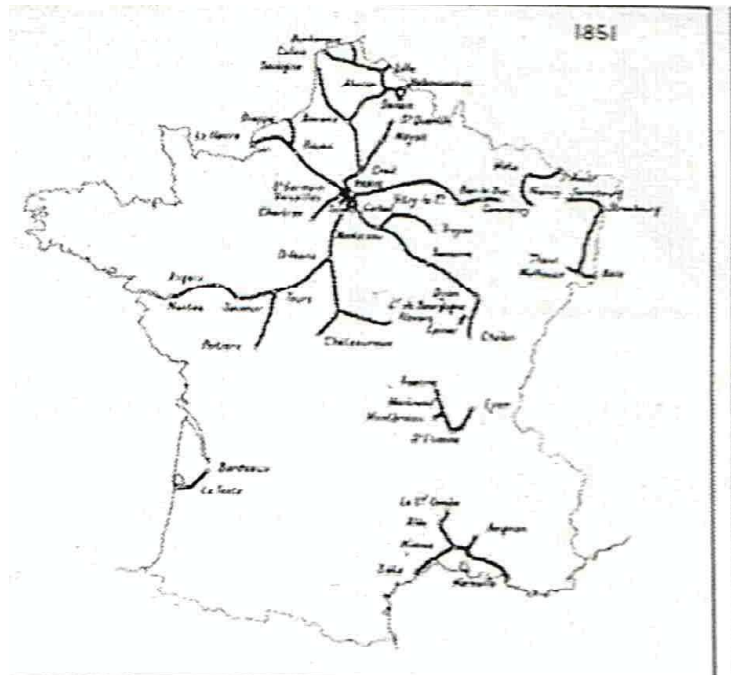
LAEDERICH Patricia et Pierre, GAYDA, Marc, et JACQUOT, André, *Histoire du réseau ferroviaire français*, Valignat, Ed. de l'Ormet, 1996, 192 p.

LE DANTEC, Denise et Jean-Pierre, *Splendeurs et jardins de Paris*, Paris, Flammarion, 1991, 296 p.

SALUER, Joanni, « Décorations subtropicales dans les parcs de Londres », *Revue Horticole*, 1884, p. 498

# Annexes

|   |    |
|---|----|
| <i>Illustration 1</i> , Evolution du réseau ferroviaire français 1851 VS 1875                                   | 63 |
| <i>Illustration 2</i> , Chemin de fer de ceinture, 1867   | 64 |
| <i>Illustration 3</i> , Les arrondissements de Paris avant et après 1860  | 65 |
| <i>Illustration 4</i> , Plan du parc Montsouris, 1904   | 66 |
| <i>Illustration 5</i> , Falaises du parc des Buttes-Chaumont  | 67 |
| <i>Illustration 6</i> , Naumachie, parc Monceau / Pont italien, parc Monceau, Davioud                           | 68 |
| <i>Illustration 7</i> , Palais du Bardo au parc Montsouris, vers 1900   | 69 |
| <i>Illustration 8</i> , Vue du terrain avant construction du parc des Buttes-Chaumont                           | 70 |
| <i>Illustration 9</i> , Dessin d'un modèle de chariot pour planter les arbres adultes                           | 71 |
| <i>Illustration 10</i> , Cascade et faux-rochers, parc Montsouris   | 72 |
| <i>Illustration 11</i> , Rampe de l'escalier imitation bois, en ciment armé, parc Montsouris                    | 73 |
| <i>Illustration 12</i> , Arceaux en fonte imitant le bois de châtaignier, parc Montsouris                       | 74 |
| <i>Illustration 13</i> , Modèle de chalet ordinaire du service des Promenades, parc Montsouris                  | 75 |
| <i>Illustration 14</i> , Mobilier urbain, parc Montsouris   | 76 |
| <i>Illustration 15</i> , Cascade, parc des Buttes-Chaumont  | 77 |
| <i>Illustration 16</i> , Ponts au parc des Buttes-Chaumont : passerelle suspendue / pont de briques             | 78 |
| <i>Illustration 17</i> , Restaurant avec vue sur tranchée du chemin de fer de, parc des Buttes-Chaumont         | 79 |
| <i>Illustration 18</i> , Tranchée du chemin de fer de ceinture dans le parc Montsouris                          | 80 |
| <i>Illustration 19</i> , Chalet suisse au lac du bois de Boulogne   | 81 |
| <i>Illustration 20</i> , Temple de la Sibylle, parc des Buttes-Chaumont   | 82 |
| <i>Illustration 21</i> , Palais du bey de Tunis à l'Exposition Universelle de 1867                              | 83 |
| <i>Illustration 22</i> , Groupe statuaire <i>Drame au désert</i> , parc Montsouris; avant 1991, avec le Bardo   | 84 |
| <i>Illustration 23</i> , Kiosque de l'Empereur / Pavillon de garde ; bois de Boulogne                           | 85 |
| <i>Illustration 24</i> , Promeneurs bourgeois au parc Monceau   | 86 |
| <i>Illustration 25</i> , Groupe statuaire <i>Le Bâton de Vieillesse</i> , Jean Escoula, bronze, parc Montsouris | 87 |
| <i>Illustration 26</i> , Groupe statuaire <i>L'accident de carrière</i> , Henri Bouchard, parc Montsouris       | 88 |
| <i>Illustration 27</i> , <i>Monument Flatters</i> , parc Montsouris   | 89 |
| <i>Illustration 28</i> , Groupe statuaire <i>Le Sauveteur</i> , Antoine Etex, marbre, parc Montsouris           | 90 |
| <i>Illustration 29</i> , Groupe statuaire <i>Drame au désert</i> , Georges Gardet, parc Montsouris              | 91 |
| <i>Illustration 30</i> , Statue de <i>La Laveuse</i> , Paul-François Choppin, au parc Montsouris en 1907        | 92 |
| <i>Illustration 31</i> , Chalet de garde, dit de l'Horloge, Formigé   | 93 |
| <i>Illustration 32</i> , Vue depuis l'intérieur du tunnel sous le chemin de fer, parc Montsouris                | 94 |
| <i>Illustration 33</i> , Kiosque à musique, parc Montsouris   | 95 |
| <i>Illustration 34</i> , Pavillon du Lac, parc Montsouris   | 96 |



*Illustration 1, Evolution du réseau ferroviaire français  
1851 VS 1875*



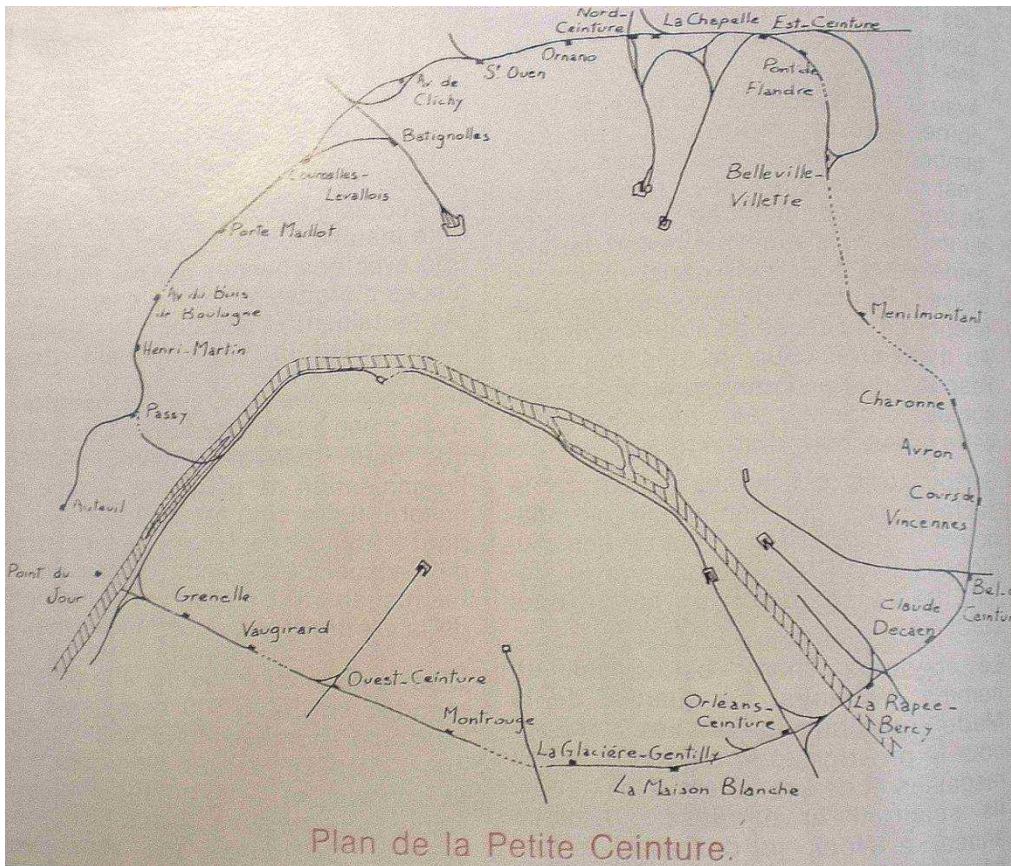


Illustration 2, Chemin de fer de ceinture, 1867

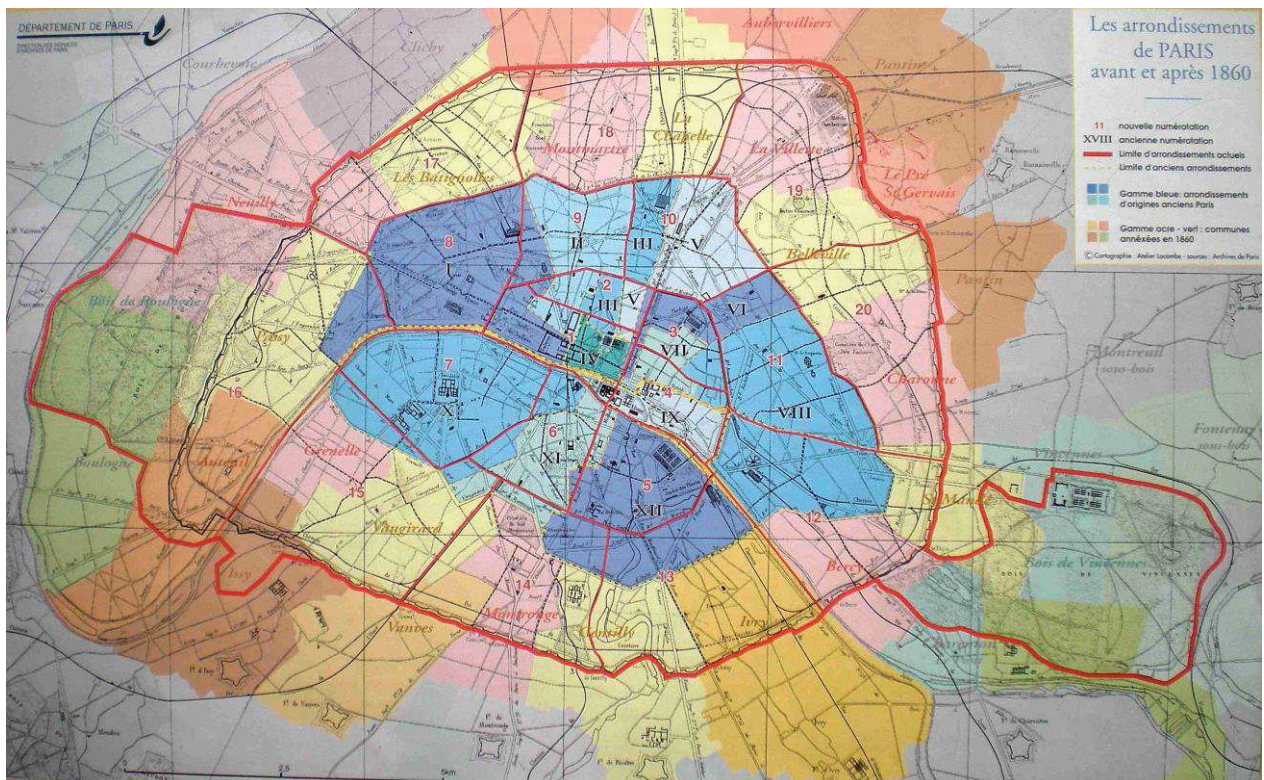


Illustration 3, Les arrondissements de Paris avant et après 1860

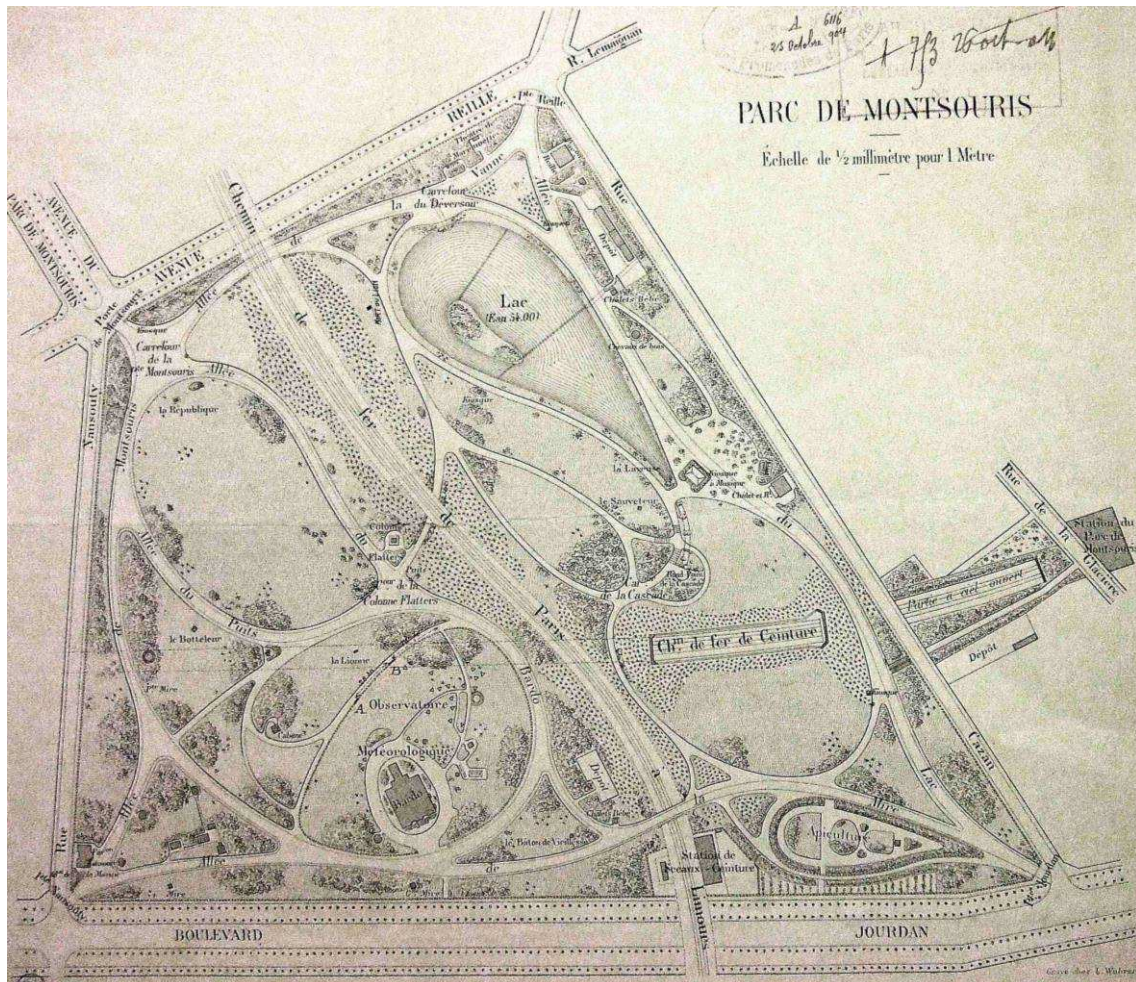
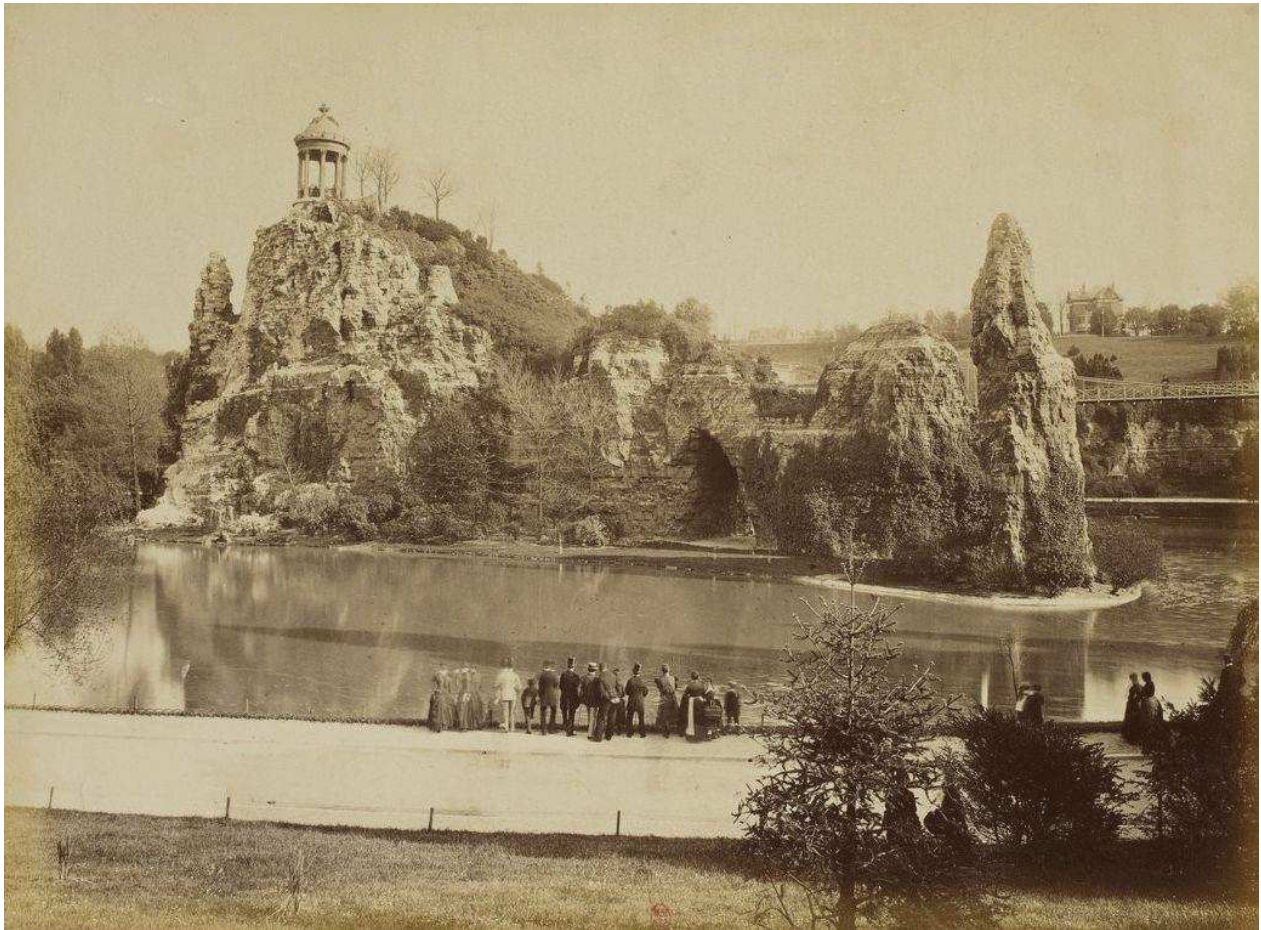


Illustration 4, Plan du parc Montsouris, 1904



*Illustration 5, Falaises du parc des Buttes-Chaumont, photographie vers 1900*



*Illustration 6, Naumachie, parc Monceau  
Carte postale vers 1900*



*Illustration 6 bis, Pont italien, parc Monceau, Davioud  
Carte postale vers 1900*



*Illustration 7*, Palais du Bardo au parc Montsouris, vers 1900, carte postale vers 1900



*Illustration 8*, Photographie du terrain avant construction du parc des Buttes-Chaumont

là aussi qu'ont eu lieu les premiers essais pratiques des procédés, présentement à l'étude, de l'accélération de la croissance des plantes par la continuité du jour,

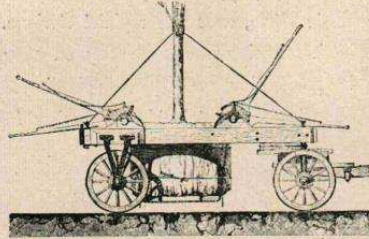


Fig. 462. — Élévation latérale du Chariot à transplanter.

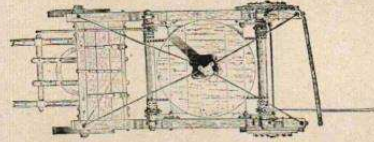


Fig. 463. — Plan du Chariot.



Fig. 465. — Cercloge des Mottes.

obtenue au moyen de la lumière électrique. Enfin, le Fleuriste a rendu d'incontestables services, en vulgarisant l'emploi dans nos jardins des plantes colorées, très décoratives, et dont un grand nombre étaient encore à peine connues, ou même tout à fait inconnues en France. On a obtenu ce résultat important à peu de frais, par des dons de voyageurs, ou des échanges avec les établissements horticoles étrangers.

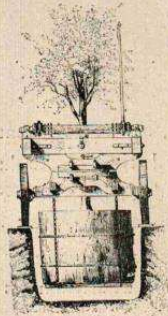


Fig. 464. — Élévation de l'Avant-train.

Nous donnons ici l'indication des plus belles de ces plantes, dont plusieurs, et non des moins remarquables, peuvent être introduites sans grande dépense dans de petites propriétés; étant susceptibles d'être conservées dans des serres



Fig. 466. — Presse à cercler la Motte.

d'orangerie, et même cultivées en pleine terre dans certaines parties de la France : *CANNA* *annæi*, *zebrina*, *nigricans*, *Portiana* — *ARALIA* *papyrifera*, *Sieboldii* — *SOLANUM*

*Illustration 9*, Dessin d'un modèle de chariot à planter les arbres :  
élévation, plan ; technique d'insertion de l'arbre





*Illustration 10*, Cascade et faux-rochers, parc Montsouris



*Illustration 11*, Rampe de l'escalier imitation bois, en ciment armé / vue de la structure intérieure, parc Montsouris



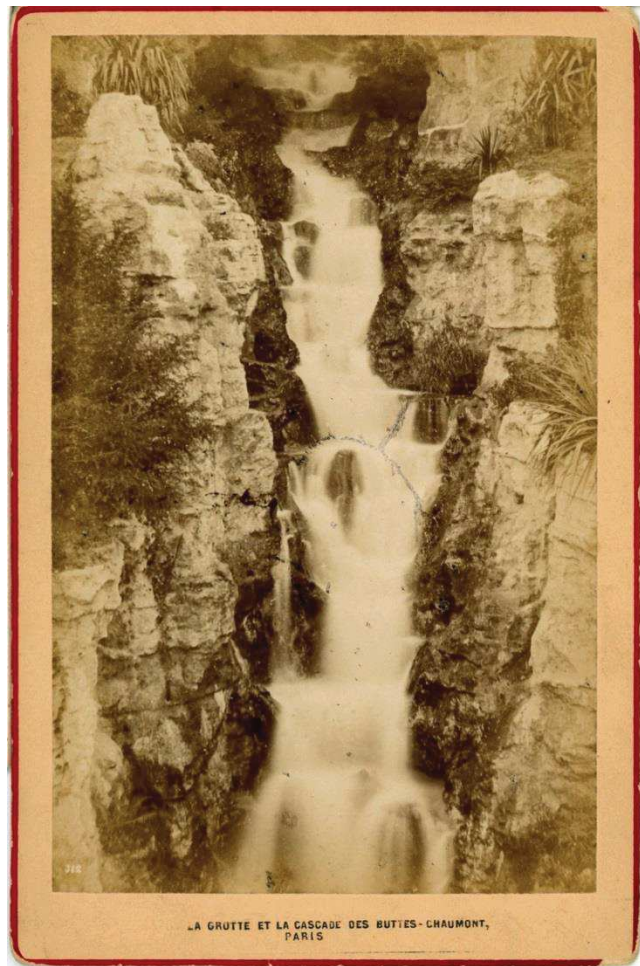
*Illustration 12, Arceaux en fonte imitant le bois de châtaignier, parc Montsouris*



*Illustration 13, Modèle de chalet ordinaire du service des Promenades  
(kiosque de garde en haut de l'escalier menant à la rue Gazan, parc Montsouris)*



*Illustration 14*, Mobilier urbain : lampadaire / fontaine Wallace / poteau destiné à l'affichage du règlement intérieur à l'entrée du parc, parc Montsouris



*Illustration 15*, Cascade du parc des Buttes-Chaumont, carte postale vers 1900



*Illustration 16, Ponts au parc des Buttes-Chaumont : passerelle métallique suspendue / pont de briques, cartes postales vers 1900*



*Illustration 17*, Chalet-restaurant avec vue sur la tranchée du chemin de fer de ceinture, parc des Buttes-Chaumont, photographie vers 1900





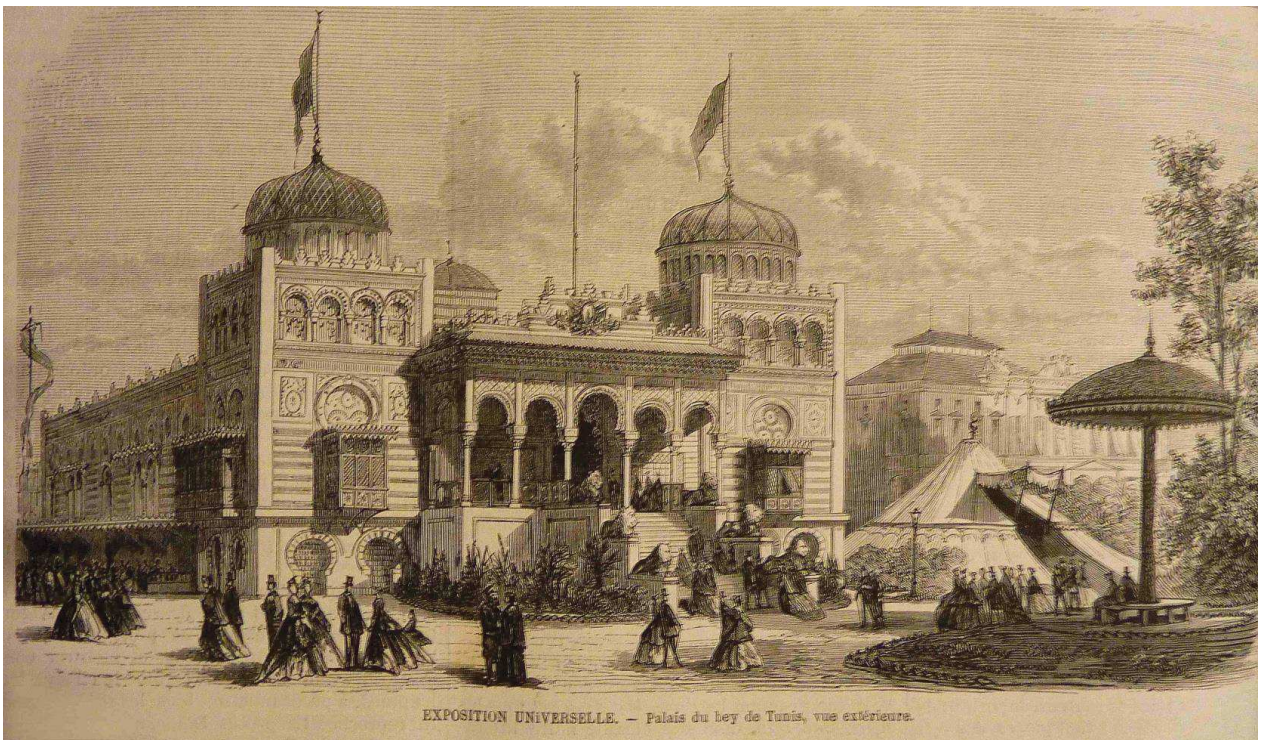
*Illustration 18*, Tranchée du chemin de fer de ceinture dans le parc Montsouris



*Illustration 19*, Chalet suisse, lac du bois de Boulogne, photographie de Charles Marville



*Illustration 20*, Temple de la Sibylle, parc des Buttes-Chaumont, carte postale vers 1900



*Illustration 21, Dessin du Palais du bey de Tunis à l'Exposition Universelle de 1867*



*Illustration 22, Groupe statuaire *Drame au désert*, Georges Gardet, bronze, vue d'avant 1991, avec le Palais du Bardo*



*Illustration 23*, Kiosque de l'Empereur au bois de Boulogne



*Illustration 23 bis*, Photographie d'un pavillon de garde au bois de Boulogne



*Illustration 24, Promeneurs bourgeois au parc Monceau, carte postale 1900*



*Illustration 25, Le Bâton de Vieillesse, Jean Escoula, bronze :  
Dessin du Magasin pittoresque / Vue dans le parc Montsouris*





*Illustration 26, Statue L'accident de carrière, Henri Bouchard, marbre, parc Montsouris*



*Illustration 27, Monument Flatters, parc Montsouris*



*Illustration 28, Le Sauveteur, Antoine Etex, marbre, parc Montsouris*



*Illustration 29, Drame au désert, Georges Gardet, bronze, parc Montsouris*



*Illustration 30, Dessin de La Laveuse / Carte postale, statue la Laveuse, Paul-François Choppin, bronze, au parc Montsouris en 1907*

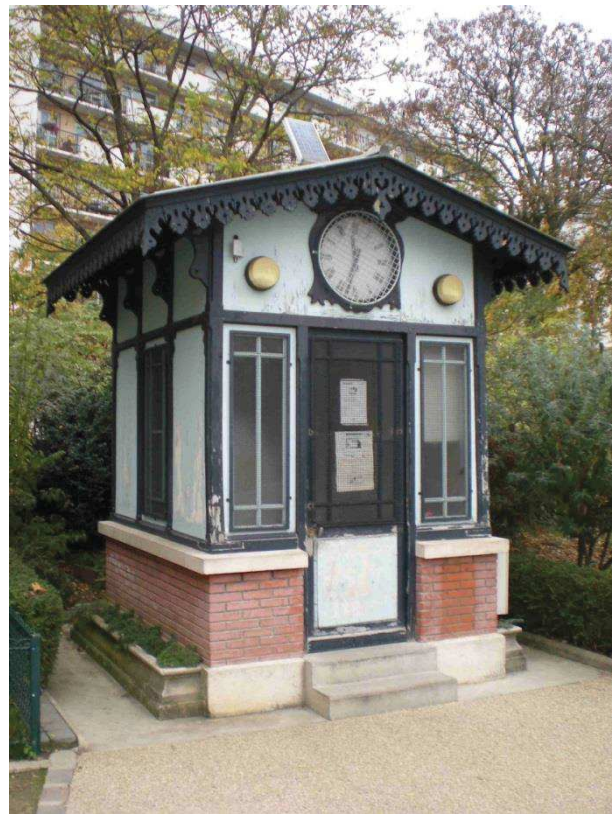
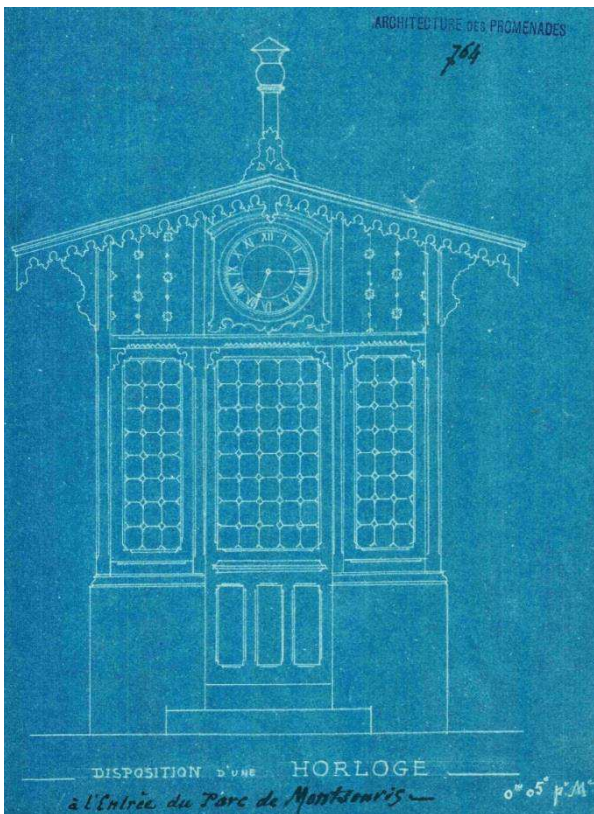
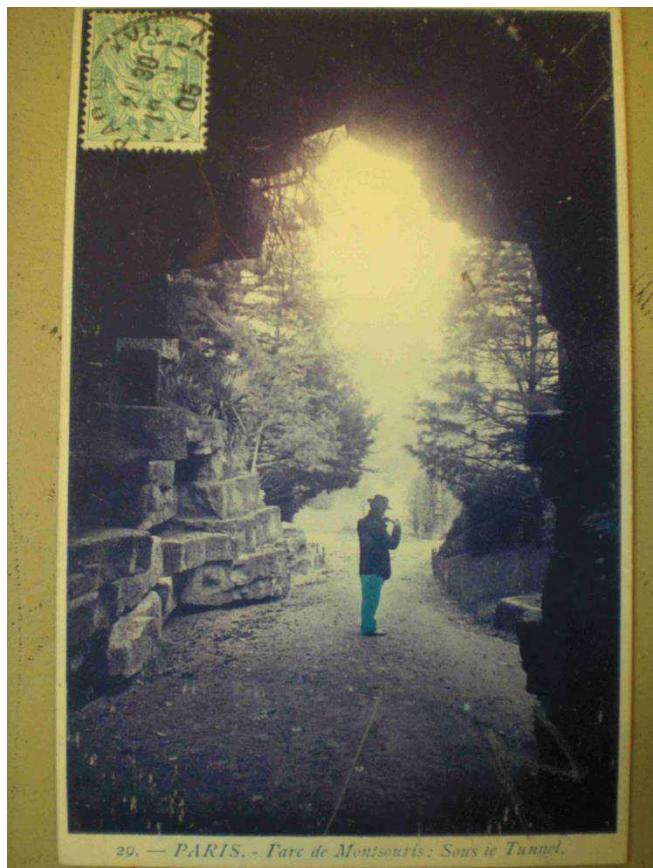


Illustration 31, Dessin pour l'ajout d'une horloge à un chalet de garde, Formigé, 1909

/ Vue actuelle du chalet, parc Montsouris



*Illustration 32, vue depuis l'intérieur du tunnel passant sous le chemin de fer au milieu du parc Montsouris, carte postale, vers 1900*



*Illustration 33*, Le kiosque à musique, carte postale, vers 1900  
parc Montsouris



*Illustration 33 bis*, Vue actuelle du kiosque  
parc Montsouris





*Illustration 34*, Le Pavillon du lac, carte postale, vers 1900  
parc Montsouris



*Illustration 34 bis*, Le Pavillon du Lac, vue actuelle avec extension  
moderne, parc Montsouris

# Résumé

Notre étude porte sur l'analyse sémiologique des jardins haussmanniens, jardins publics créés ou réaménagés à Paris par le préfet Haussmann sous le Second Empire (bois de Boulogne et Vincennes, parcs de Montsouris, des Buttes Chaumont, Monceau, squares). L'aménagement de la nature y présente des caractéristiques spécifiques : ils comportent tous des éléments destinés à exposer les valeurs de la bourgeoisie, classe dominante à son apogée sous le Second Empire, cela dans un double but : d'une part, renvoyer à la bourgeoisie le reflet de sa réussite, et d'autre part, diffuser ses valeurs auprès des ouvriers fréquentant les jardins afin de les discipliner pour garantir l'ordre social. Dans une première partie, nous rendons compte du contexte économique et socioculturel qui a vu naître ces jardins, pour comprendre ce qui fait de la bourgeoisie une classe dominante à son apogée, cerner son paradigme ainsi que son mode de vie, en ce qu'ils conditionnent la mise en forme de la nature au sein des jardins. Nous décrivons une société en profonde mutation, qui vit à l'enseigne du progrès sous ses multiples formes – économique, scientifique, technique - et l'entrée dans la société de consommation. Nous mettons en évidence le mode de vie fastueux et consumériste de la bourgeoisie ainsi que sa quête du plaisir. Cela nous permet ensuite d'appréhender comment les jardins haussmanniens reflètent ces valeurs et ce mode de vie bourgeois, en déchiffrant les multiples signes qui les jalonnent. Maîtrise et progrès, paradigme de la bourgeoisie, conditionnent leur aménagement : la nature s'y veut ostensiblement artificielle pour montrer la maîtrise de la nature par l'homme et le progrès y est signifié par de nombreux éléments : lacs et cascades symboles de la conquête de l'eau (eau courante et égouts), imitation de matériaux naturels en ciment armé montrant le développement de l'industrie, plantes exotiques et établissements scientifiques celui de la science, et mise en valeur du chemin de fer, essence même du progrès. Ce paradigme transparaît aussi dans la structure du jardin, modelée sur celle de la ville moderne pour faciliter le déplacement des promeneurs et mettre en valeur les centres d'intérêts du jardin (falaises, lacs, édifices...), afin qu'ils puissent être « consommés » du regard. Pour répondre aux fastes de la bourgeoisie et à sa quête du plaisir, la nature y est décorative, luxueuse et les jardins offrent de nombreux divertissements. Enfin, nous analysons les jardins comme outil de communication de masse selon le modèle des 5W d'Harold Lasswell. Les jardins sont utilisés par la bourgeoisie pour diffuser ses valeurs de propreté, de bonne tenue et de stabilité familiale pour les inculquer aux ouvriers, afin de garantir l'ordre social. Ceux-ci, au fur et à mesure qu'ils fréquentent les jardins, intègrent *l'habitus* bourgeois, la finalité étant le transfert de ces nouveaux comportements dans leur vie quotidienne. Le jardin apparaît ainsi comme un dispositif de contrôle social au service de la bourgeoisie, prévenant tout désordre susceptible de nuire à la bonne marche de ses affaires, assurant le maintien du système source de sa toute-puissance au Second Empire.

**Mots-clés :** dispositif d'exposition, sémiologie, signes, signifiants, communication de masse, Lasswell, dispositif de contrôle social, jardins haussmanniens, bourgeoisie, Second Empire.